

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

1ÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTREAL, JEUDI, 11 AOUT 1870.

No. 14

SOMMAIRE du No. 14. — Aout, 11, 1870.

Agronomie.

LA ROUTINE VAINCUE PAR LE PROGRÈS.—Première partie. Chapitre X. Chap. XI. Quelques détails sur les enfants de Jean Progrès et de Pierre Routineau. Entrée de Jules au grand séminaire. Départ d'Adolphe pour Paris. Chap. XII. Visite des enfants de Progrès à Terre-Neuve. Ce qu'ils y font. Leur départ de la maison paternelle..... 209

REMARQUES ET DONNÉES SUR NOS COQS ET POULES DOMESTIQUES, AUJOURD'HUI EN CANADA.—L'Albino le coq espagnol. (Black Spanish.) Le coq nègre (visage noir.) Le Leghorn.—Ls. Lévesques, M. C. A..... 212

L'HISTOIRE D'UN BON NOMBRE DE CULTIVATEURS EN CANADA.—Fausse économie. Comment on dégoutte ses enfants de la vie des champs. Conséquences. Comment l'avare traite ses animaux. On tout cela mène. (Est-on toujours juste envers sa terre? Lui rend-on en proportion de ce qu'on lui enlève? Bons avis par de bons amis.—***..... 212

EXTRAITS DU LIVRE AU 100 LOUIS D'OR.—L'amélioration des champs. Augmentation de la couche végétale. Richesse des terres. Leurs défauts corrigés. Culture des champs en pente. Employer la chaux. Grande amélioration des prairies. Doubles récoltes du foin. Etablissement des herbages et des gras pâturages. Irrigation.—Fischer-Dunan..... 213

UTILITÉ DES CENDRES DE BOIS EN AGRICULTURE.—Bon engrais pour le blé-d'Inde.—Dr. Genand..... 215

CAUSERIE AGRICOLE A ST. ANTOINE, COMTE DE VERCHÈRES.—X..... 215

Notes de la Semaine.

COMMENT CERTAINES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE COMPREND SON DEVOIR..... 216

VALEUR DE LA VACHE CANADIENNE.—Races bovines de l'Angleterre..... 217

LACTOMÈTRES..... 218

ALMANACH DU CULTIVATEUR D'ABRILLES..... 218

LE LIVRE AUX 100 LOUIS D'OR.—Spes..... 219

USAGE DE LA SUILE.—Dr. Genand..... 219

REMEDÉ CONTRE LES BOSSÉS..... 219

Horticulture.

CULTURE DE L'OPIMUM.—Détails de culture.—Dr. Genand..... 219

Apiculture.

LES ABRILLES EN ÉTÉ..... 220

Illustrations.

Comment Routineau cultive son Maïs..... 109

Progrès est plus chanceux!..... 109

Pelle à cheval..... 214

Lactomètre ordinaire..... 218

Lactomètre économique..... 218

Feuilleton.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le Grizly..... 221

LES MARCHÉS DE LA PROVINCE..... 224

Pour la *Semaine Agricole*.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE X.

On était au mois d'octobre 1846, le jour de la vente était arrivé. Après vêpres, Progrès, sa femme, ses fils se rendirent chez le notaire. Chemin faisant, quelques propriétaires, et entr'autres Routineau, lui firent des propositions pour différentes parties de terre, car il en avait quinze pièces éparpillées dans toute la commune.



Comment Routineau cultive son Maïs.

Progrès fut sourd à toutes les offres; il était décidé à vendre à l'enchère et répondait à tous: attendez, nous allons voir à la chandelle. Le nombre des assistants était grand; une enchère attire toujours beaucoup de monde, et tous ceux qui étaient voisins de ces différentes pièces de terre voulaient acheter. Enfin, l'encan s'ouvrit et fut très animé. C'était à qui aurait ce morceau-ci, ce morceau-là, et Pierre Routineau fut un de ceux qui poussèrent le plus chaudement; il enrageait de ce que son voisin n'avait pas voulu traiter avec lui avant l'enchère, et il fit si bien, qu'il devint propriétaire des deux tiers, au moins, des terres de Progrès.

La vente achevée, les acquéreurs partis, le notaire fit le compte général avec Progrès. Il se trouva que les terres avaient monté à près de cinquante piastres l'arpent. Routineau en avait acheté plus de cinq arpents; en sorte qu'il devait près de deux cent cinquante piastres pour cette partie; tandis qu'on lui avait offert le tout, quelques jours auparavant pour deux cent quarante piastres.

Marguerite et Progrès étaient rayonnants de joie; leur fortune était bien plus considérable qu'ils ne l'avaient espéré; et les deux jeunes gens partagèrent leur contentement, voyant en cela le moyen de se faire un avenir.

Routineau attendait Progrès à sa sortie de chez le notaire, et il l'arrêta sur la place, d'un air un peu embarrassé. Progrès lui tendit la main et lui dit:

—Eh! bien, voisin, êtes-vous content? vous avez une bonne partie de mes terres que vous vouliez acheter; j'ai fait mon compte avec le notaire, ça n'a pas mal été.

—Ah! pour le coup je n'aurais jamais cru cela; les gens ont le diable au corps pour acquérir des terres, et vous qui faites tout à la rebours des autres, vous vendez quand tout le monde veut acheter!



Progrès est plus chanceux!

Maintenant, j'ai une petite demande à vous faire: vous m'avez offert de me faire crédit quand nous avons voulu prendre des arrangements ensemble, avant l'encan; je veux vous demander si ça vous est

égal de me faire crédit malgré l'encan. Je n'ai pas encore battu mes blés ; Jules vient d'entrer au séminaire, Adolphe va partir pour Paris ; et de plus, pendant les vacances, ces diables de garçons ont fait quelques petites dettes qu'il faut que je paye. Vous savez que c'est sûr avec moi.

—Frappez-là, voisin, répondit Progrès en lui tendant la main ; je n'ai pas besoin d'argent en ce moment ; crédit donc tant que vous voudrez : seulement vous me payerez l'intérêt à cinq pour cent.

—Bien entendu, dit Routineau, et aux termes qui vous conviendront.

—Eh ! bien, voisin, répartit Progrès, c'est une affaire faite. Ils se tapèrent de nouveau dans la main, puis se séparèrent bons amis, en se donnant rendez-vous le lendemain chez le notaire, pour régler les époques des paiements et d'intérêts.

CHAP. XI

QUELQUES DÉTAILS SUR LES ENFANTS DE JEAN PROGRÈS ET DE PIERRE ROUTINEAU—ENTRÉE DE JULES AU GRAND SÉMINAIRE—DÉPART D'ADOLPHE POUR PARIS.

Quand tous les comptes de la vente furent réglés et que plusieurs des acquéreurs eurent payé comptant, la famille de Progrès se trouva bien riche. On avait entamé l'argent fait qu'on avait trouvé chez la vieille tante ; car Marguerite avait voulu habiller ses enfants convenablement et leur mettre quelques pièces sonnantes dans le gousset ; comme elle savait que ses enfants ne gaspilleraient pas l'argent, elle ne craignait pas de leur en donner.

Ainsi que le père Routineau l'avait dit à Progrès, son fils Jules avait fait quelques petites farces pendant les vacances. Dès qu'il fut sorti du petit séminaire où il venait de compléter ses études commencées chez M. le curé, il se mit à fréquenter une maison de jeu ; là, il joua et perdit plusieurs tasses de café et surtout bon nombre de petits verres. Il alla même à la ville voisine, pour rencontrer des commis, des clercs notaires etc., qui ne demandaient pas mieux de faire la partie avec lui, parcequ'il était gai, spirituel et avait de l'argent.

Adolphe, entré en apprentissage chez un bijoutier, dépensait pas mal aussi, et Françoise qui avait un grand faible pour ses deux jumeaux, leur en donnait même en cachette de son mari.

Quant à Jules, entraîné par le mauvais exemple, et reconnu pour être de bonne famille, il fit des dettes pour un montant considérable ; car il trouvait facilement à acheter à crédit.

M. le curé était très chagrin de cela, et il ne cessait de répéter à Françoise qu'il craignait bien que Jules

n'eût pas de vocation pour l'état ecclésiastique. Mais cette tendre mère qui s'était depuis longtemps bercée de l'espérance de voir son fils prêtre, assurait à M. le curé que lorsque Jules serait au grand séminaire, cela changerait. Il faut bien que jeunesse se passe, disait-elle.

D'un autre côté, son gros Louis l'a lédonnageait bien du trouble que lui donnaient Jules et Adolphe ; car il était d'une sagesse et d'une soumission exemplaires. Ce brave garçon avait compris que son père ne travaillant presque plus et ses frères mangeant de l'argent, il fallait qu'il redoubla de courage, et il travaillait avec une grande ardeur.

Sa jeune sœur Jeanne était une fille pleine d'intelligence et de bons sentiments et le secondait de toutes ses forces.

Au retour de l'encan, Routineau annonça à sa femme qu'il avait acheté cinq arpents de terre. Françoise fut stupéfaite et lui dit :

—Mais, mon Pierre, où prendras-tu de l'argent, pour payer tout cela ? Les dernières terres que tu as achetées ne sont pas encore payées. Tu sais pourtant que la pension de Jules, l'apprentissage d'Adolphe vont épuiser tout ce qui nous restait ; je dois encore la soutane et les autres habits de Jules ; tu sais de plus.....

Françoise n'osa pas achever, c'était les dettes de son fils dont elle voulait parler.

—C'est vrai, femme, dit Routineau un peu troublé, mais j'ai pensé que ces terres qui ne sont pas mauvaises, nous donneront quelques *pochetées* de grains de plus que les années passées ; puis, nous avons encore du grain à battre, puis.....puis.....puis Jean Progrès ne demande pas mieux que de me faire crédit, et nous n'aurons à payer que les intérêts.

Françoise fut un peu soulagée par cette dernière déclaration ; mais elle avait encore le cœur bien gros. Elle n'était pas habituée à voir sa bourse vide, encore bien moins à acheter à crédit. Son mari chercha à la consoler en lui disant que les années se suivent, mais ne se ressemblent pas ; qu'il pouvait en venir encore de bonnes ; que leur gros Louis devenait de jour en jour plus fin laboureur ; que leur fille leur épargnerait dorénavant une servante ; qu'enfin, les nouvelles terres qu'il venait d'acheter n'avaient pas été labourées depuis quelques années, et qu'étant bien cultivées, elles leur donneraient de bonnes récoltes.

Ensuite, pour mieux tromper la pauvre Françoise, il s'étendit avec complaisance sur ce qu'il appelait les folies de Progrès : Faut-il être fou, dit-il ; vendre ses terres au lieu d'en acheter ! Et par surcroît de sottise, il emploie cet argent à envoyer ses *deux bons à rien* apprendre des choses que lui et le charron de la commune leur

auraient bien apprises. Il porte l'extravagance jusqu'à dire qu'il prendrait les terres de son maître à prix d'argent ; sans comprendre qu'une mauvaise année le ruinerait, parce qu'il faudrait payer tout de même, tandis qu'à moitié, il ne court aucun risque. Qu'il est triste, ajouta-t-il, de voir un si bon voisin courir à sa perte les yeux baissés.

Toutes ces histoires détournèrent Françoise des tristes idées qu'elle avait eues ; le plaisir de voir son bien augmenté, lui fit mettre de côté ses inquiétudes.

CHAP. XII.

VISITE DES ENFANTS DE PROGRÈS A TERRE-NEUVE—CE QU'ILS Y FONT—LEUR DÉPART DE LA MAISON PATERNELLE.

Des MM. Breton étaient venus s'établir à quelque distance de la commune où se trouvaient Progrès et Routineau. Ils avaient choisi un terrain couvert de bruyères, et le défrichaient avec grand succès. Marcel avait déjà été leur faire visite et recueillir leurs conseils, avant son départ de la maison paternelle, il voulut encore se rendre chez eux pour avoir une lettre de recommandation pour le directeur de l'école d'agriculture où il voulait se rendre.

Les deux jeunes gens se rendirent donc à Terre-Neuve. Ils furent tous bien reçus par ces habiles agriculteurs, qui les firent déjeuner avec eux, et même avec la dame de la maison. Tout le temps du repas, on causa d'agriculture, et les deux frères, avides d'apprendre, écoutaient cette conversation avec un grand plaisir. Après le déjeuner on alla voir les attelages qui défrichaient les bruyères et la semence d'avoine faite dans les terres qui venaient d'être défrichées. On fit jeter sur le terrain devant eux du *noir animal* ou noir d'os, engrais qui fait donner aux nouveaux défrichements de très-belles récoltes.

Marcel se promit d'engager son père à aller voir cette belle exploitation, qui n'avait encore que deux années d'existence et avait déjà la plus belle apparence et donnait des rendements à rendre jaloux les propriétaires des meilleures terres.

Charles vit aussi, avec un bien grand intérêt en opération, de belles charrues, de bonnes hermes, des rouleaux, enfin une foule d'instruments d'agriculture qu'il ne connaissait pas et qu'il devait apprendre à construire à Nancy où il allait se rendre.

Les MM. Breton lui donnèrent aussi à lui une lettre de recommandation pour le maître de la fabrique où il allait entrer en apprentissage. Dans cette lettre, on suppliait M. Moran, propriétaire, de ne rien faire payer à un jeune homme recommandable sous tous les rapports et déjà assez habile ouvrier. Cette condition fut

heureusement acceptée. Charles fut d'autant plus reconnaissant qu'il comprit qu'il pourrait être compagnon dans quelques mois, et ainsi, non-seulement ne rien payer, mais encore gagner de l'argent.

Quant à Marcel, ces Messieurs lui dirent qu'il aurait un petit examen à subir en entrant à l'école; qu'il ne porterait que sur la lecture, l'écriture et les quatre premières règles de l'arithmétique. C'était tout ce qu'on exigeait pour être admis à l'école, avec un certificat de bonne conduite.

Tout son travail devait appartenir à l'école pendant la durée du cours, qui était de trois ans. En retour, le directeur était chargé de l'instruire, de le nourrir, de le blanchir et même de faire entretenir ses vêtements.

Le gouvernement accorde chaque année aux écoles d'agriculture une certaine somme pour chaque élève; une partie de cette somme est mise à part pour lui être rendue à son départ, s'il achève ses trois années; faute de quoi, elle reste à l'école et se divise entre ceux qui accomplissent leur temps. Marcel trouvait bien long de rester trois ans à l'école; mais ces messieurs lui assurèrent que ce n'était pas trop pour tout ce qu'il avait à apprendre.

Enfin, les deux jeunes gens quittèrent Terre-Neuve pleins d'espérance, et animés du plus vif désir de se rendre à leur destination.

En revenant, ils entrèrent chez M. Martineau, auquel ils racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et entendu chez MM. Breton. M. Martineau les fortifia dans leurs bons sentiments et les engagea à ne pas retarder leur départ.

Les deux frères laissèrent ce brave militaire, le cœur gros, mais lui promettant de revenir le lendemain pour lui faire leurs adieux.

(A continuer.)

Pour la Semaine Agricole.

Remarques et données sur nos coqs et poules domestiques, aujourd'hui, en Canada.

L'Albinos—(le coq Espagnol. Black Spanish.)

Certain auteur ancien a dit que le coq était porté à l'albinisme. Le coq espagnol seul, des races que nous connaissons, a le visage entièrement blanc. Cette totalité de blancheur des côtés de la tête vient, sans aucun doute, de l'extrême culture, car du moment que vous négligez une sélection sévère, surtout dans le mâle, pour propager la race, aussitôt la couleur rouge dispute la place à la blanche; la nature veut prendre ses droits. La

dégénérescence se montre en ce que le coq perd le blanc au-dessus de l'œil que remplace le rouge, et en peu de générations, après celui-ci descend jusqu'à l'oreille qui, le plus souvent, reste blanche.

Ainsi, il est probable que le visage blanc du beau et bon coq espagnol, est dû à la culture par la sélection d'Albinos dont la teinte a été propagée de générations en générations par de grands soins. "Chez l'espèce humaine l'Albinos est presque toujours impuissant." Le coq espagnol est un des plus beaux que nous ayons; son immense crête simple, du plus beau rouge, ainsi que ses barbillons font un bel effet avec le blanc de ses joues. Son plumage est noir et velouté, sa patte couleur de plomb. Cette race est une de nos meilleures importations, elle croise à merveille avec les nôtres. Avec la shanghaï ou autres grosses races asiatiques, l'espagnol donne d'excellentes volailles. Les poules croisées ainsi sont bonnes pondeuses d'été et d'hiver et de première qualité pour la table. La race espagnole pure et nouvellement importée, a des inconvenients pour le cultivateur qui ne donne pas un soin particulier à ses volailles. Il suffit, d'une sortie au froid pour geler la crête de l'oiseau mâle et la poule ressent, du froid, des douleurs aux pattes. Elle a aussi beaucoup de difficulté à reprendre ses plumes après la mue d'automne ce qui la rend frileuse une partie de l'hiver et retarde sa ponte. Néanmoins, nous aimerions à voir un beau coq espagnol de temps à autre dans une basse-cour.

Cette race est d'importation assez récente dans le pays, il y a vingt ans on allait voir un de ces sujets par curiosité. Aujourd'hui, la poule espagnole se répand dans les campagnes, elle n'y reste pas cependant à son état de pureté, on la croise pour lui donner de la rusticité. Après l'âge de trois à quatre ans, le coq espagnol ne voit presque plus clair, les plis de son visage obstruent sa vue; la poule n'a pas le même inconvenient, mais elle ne vaut guère pour la ponte.

Le coq nègre (visage noir.)

Il est probable que, comme le visage blanc du coq espagnol est dû en premier lieu, à un accident ou plutôt à un jeu de la nature, la couleur noire des coqs nègres est dû à la même cause. Dans sa façon celui-ci laisse l'espagnol loin en arrière. Le nègre a non-seulement les joues et les oreilles noires, il a aussi la crête et les barbillons ainsi que la gorge de la couleur la plus foncée. Par sélection entre mâle et femelle on l'amène en peu de générations à avoir la peau du coq noir aussi. Quelques amateurs, en Angleterre, ont des poules à visage noir: on leur donne

le nom de poules corbeaux. Ces années dernières, il y avait à Berthier (en haut) un coq nègre qui était un fameux oiseau de combat. Il était *hen-feather*; son plumage était parfaitement blanc et luisant, en revanche sa tête était noire comme de l'ébène. Parmi ses cachets il s'en est trouvé de même teinte que lui. Nous avons eu la curiosité de nous en procurer, et bientôt nous avons constaté que la couleur du visage pouvait s'étendre à la peau du corps. Nous avons eu de vrais nègres, d'un bout à l'autre. Nous avons prêté de ces coqs dans le voisinage, aussi les plaintes n'ont pas tardé à se faire entendre. On n'osait porter les poulets au marché; on avait honte de les servir sur la table aux étrangers, et même les habitués de la maison les mangeaient avec répugnance. Nous avons compris de là que ce n'était pas une espèce à propager et qu'il fallait autant de soin pour se débarrasser de sa couleur noire au visage qu'il en fallait pour conserver le visage blanc de la race espagnole. Il a fallu prendre le seul bon moyen pour s'en désengager. Tous les visages noirs ont été tués, sauf un seul beau coq que nous avons donné à un amateur, le Dr. Genand, de St. Jacques. Cet oiseau pesait huit livres. Il avait le plumage du gaulois, mais de couleur fumée noire, son visage, sa crête et les barbillons avaient la même teinte que son plumage.

Depuis ce temps, nous avons examiné plusieurs fois les poules ordinaires de nos cultivateurs et en différentes localités, et nous nous sommes convaincu qu'il naissent de temps à autres des coqs et poules à visage foncé, parmi les poules communes du pays. Mais comme ce n'est pas l'intérêt de l'éleveur de les garder, on tue ceux-ci de préférence aux autres et ainsi on empêche cette vilaine espèce de se propager. Quand aux qualités de cette volaille nous croyons bien qu'elles sont les mêmes que celles des espèces d'où elles proviennent. Il peut se trouver des peaux noires dans toutes les races, surtout dans celles non cultivées, même le coq espagnol, dont la chair est blanche, en donne quelquefois, croisé avec d'autres races. Ceux de ces croisés que nous avons vus n'étaient pas noirs de tête, mais la peau du dos était de couleur foncée, (chair corneille). Il est certain qu'en croisant entre eux ces différents sujets trouvés ici et là dans nos basses-cours et qui n'y sont qu'accidentellement, nous parviendrions à en faire une race à tête noire qu'il serait aussi difficile d'extirper, une fois répandue dans les campagnes, que les mauvaises herbes de nos champs. Le coq nègre ne doit pas être souffert dans nos cours, mort il n'est pas vendable sur nos marchés.

Le Leghorn.

Il a été importé, depuis quelques années, sous le nom de leghorn, une race de petites poules qui viennent des Isles de la Méditerranée. Le coq est rouge de couleur, avec pattes bleues ou blanches. La poule jaunâtre ou brune avec pattes comme le mâle, cette espèce ressemble à l'espagnole dont elle est proche parente, pour les qualités, mais elle est trop tendre à élever et trop petite pour être profitable au cultivateur. "Les volailles se vendent maintenant au poids." Les leghorns sont très jolis; les poulets prennent leur plumage très jeunes. Leur crête et barbillons ainsi que les oreilles ressemblent à ceux de la race espagnole, ils en ont aussi les allures. Cette dernière lui est certainement supérieure en tout.

Il y a encore d'autres races européennes dans le pays, que nous connaissons, mais notre but étant de donner aux cultivateurs un aperçu des espèces qui peuvent leur être utiles, nous nous bornons à celles que nous avons décrites.

(A continuer.)

LS. LÉVÊQUE,
M. C. A.

D'Aillebout, Juillet 1870.

Pour la *Semaine Agricole*.

L'histoire d'un bon nombre de cultivateurs en Canada.**Fausse économie.**

Monsieur le Rédacteur,

Quand on voit la plupart des champs dans nos anciennes paroisses, épuisés et ne plus payer les travaux qu'on y fait, non plus que les semences qu'on y dépose, on se demande tout naturellement : mais qui a donc pu amener ce triste état de choses. Autrement, ces champs remplissaient nos greniers et payaient largement la main d'œuvre, les semences enrichissaient leurs propriétaires. Pour répondre à cette question nous allons rapporter un fait qui a été à notre connaissance, quand nous étions enfant, et qui explique parfaitement le phénomène qui nous occupe.

Un cultivateur, qui avait hérité de son père d'une terre de trois arpents sur quarante, se dit : mon père a élevé sa famille avec cette terre, mais il n'a pas fait d'argent ; moi, je serai plus habile, et tout en élevant mes enfants je mettrai de l'argent au coffre. (Il oubliait de dire que son père avait pris sa terre en bois debout et qu'il avait été obligé de la défricher d'un bout à l'autre).

Comment on dégoûte ses enfants de la vie des champs.

Nous allons voir comment ce cultivateur prétendait arriver à son but. Il avait trois garçons assez âgés pour lui aider dans sa culture. Il se mit à les faire travailler depuis le lever du soleil jusqu'à une heure avancée dans la nuit. Il les harcelait sans cesse, les traitant, pour les récompenser des durs travaux qu'ils accomplissaient, de fainéants et de paresseux.

Tout en blâmant cet homme de sa sévérité, on suppose naturellement qu'il nourrissait grassement ceux à qui il imposait un travail aussi prolongé. Pourtant il n'en était rien. Sa table était maigrement servie et il aurait voulu, comme le prouvait ses reproches continuels, que ses enfants vécussent d'air et d'eau. Aussi il fallait voir ces pauvres enfants pâles, défaits et amaigrissant de jour en jour. Au bout de deux ans, l'un d'eux mourut d'épuisement, sans trop donner de regrets à ce père brutal. Les deux qui survécurent se virent forcés d'augmenter leurs travaux, pour ne pas laisser souffrir la terre de la mort de leur frère ; mais ils n'en furent pas mieux nourris pour tout cela.

Conséquences.

Une pareille conduite de la part du père devait amener encore quelque événement fâcheux ; et voici ce qui arriva : un matin qu'il se leva plus à bonne heure qu'à l'ordinaire, gourmandant ses enfants parce qu'ils n'étaient pas encore au travail, il vit un seul de ses fils se lever. Il dit aussitôt avec emportement : mais pousse donc ton frère pour l'éveiller ; cet enfant répondit en pleurant : "mon frère est bien malade, il a passé la nuit à se plaindre et je crains fort qu'il n'aille bientôt rejoindre Joseph dans le cimetière." A ces mots, le père s'adoucit, s'approcha du lit où dormait cet enfant, le poussa, l'appela, mais en vain ; car il ne s'adressait plus qu'à un cadavre.

Sans doute que cette double mort va faire entrer sérieusement ce père en lui-même et l'engager à traiter plus humainement le seul enfant qui lui reste. Les premiers jours qui suivirent cette mort si déplorable, François, le seul fils qui restait, n'entendait plus qu'une voix bienveillante et radoucie. Il se félicitait déjà du grand changement qui s'était opéré dans son père. Mais il avait compté sans la sordide avarice de cet être dénaturé.

Comme on était au temps de la moisson et que la récolte était très mauvaise, le père revint promptement à ces excès d'emportement, fit travailler ce fils outre mesure et sous prétexte que les revenus de l'année ne pourraient pas suffire aux dépenses, il mit plus de mesquinerie que

jamais dans la nourriture. Voici le châtement qui était réservé à cette conduite inconcevable : Un matin, à son ordinaire, il s'approche du lit de son fils, en disputant ; mais sa voix fut sans écho. Il eut beau trépigner, employer les mots les plus durs, point de réponse. Il prend une verge, frappe sur le lit, mais il n'atteint que la paille. Enfin, il voit que le lit est vide..

.....Quelle position pour ce tyran, et ce père barbare.....

Quand le jour fut levé, notre homme ne sachant de quel côté diriger ses pas, fou d'inquiétude, et plus encore bourrelé de remords qu'il n'osait s'avouer, il passa près d'un puits qui se trouvait entre la grange et la maison, et y ayant plongé le regard, il aperçut un chapeau de paille qui flottait à la surface. A cette vue, il devina toute l'étendue du nouveau malheur qui pesait sur lui. Son troisième fils s'était suicidé..... Mais comme ces enfants étaient très-soumis et surtout d'une discrétion à toute épreuve, tous les voisins plaignaient ce père infortuné et personne n'avait pour lui un mot de blâme. On se contentait de dire que c'était un rude travailleur et qu'il devait être riche.

Comment l'avare traite ses animaux.

La conduite odieuse qu'il tenait envers ses enfants, il la tenait envers ses animaux. Il les faisait travailler sans relâche et les nourrissait très mal ; aussi, tous les ans, il perdait trois à quatre animaux de son écurie. Il expliquait ce fait à sa manière ; il disait que c'était un sort qu'on lui avait donné, et aussi il avait recours à tous les charlatans. Toutes les sommes qu'il dépensait pour payer leurs simagrées, auraient été plus que suffisantes pour bien nourrir ses enfants et ses animaux et les empêcher tous de mourir de faim ; mais la bêtise était tellement ancrée dans ce pauvre cerveau, qu'il ne pouvait voir le soleil en plein midi.

Où tout cela mène.

Nous avons dit tantôt que les voisins ne savaient rien des mauvais traitements qu'il faisait subir à ses enfants, et qu'ils n'avaient pour lui que de la sympathie. Mais la vérité se fit bientôt jour ; car, quand il eut perdu le dernier de ses fils, il lui fallut avoir recours aux étrangers et eux ne se voyaient pas tenus à une discrétion aussi exemplaire. Aussi, il fallut voir comme les exigences, l'insatiable avarice, la dureté de notre homme furent bientôt mises au grand jour. Il ne pouvait garder un serviteur plus de quinze jours à un mois ; et quand on sortait de là, on ne pouvait le faire payer les gages qu'en le traçant devant une cour de justice. Maintenant, quel fut le résultat d'une semblable conduite ? Ses ani-

maux continuèrent de périr en grand nombre, son travail diminua considérablement par le manque de bras qu'il ne pouvait se procurer qu'à des prix exorbitants, ses récoltes devinrent de plus en plus mauvaises, ses dépenses pour les sorciers et les procès outrepassèrent ses revenus, etc. Et cette fois, abandonné de tous, condamné même sévèrement par ceux qui l'avaient plaint, il fut obligé de vendre sa terre et d'aller cacher sa honte et sa ruine dans les chantiers d'une de nos grandes villes.

Est-ont toujours juste envers sa terre ?

Monsieur le Rédacteur, j'entends vos nombreux lecteurs me demander la conclusion que je tire de cette triste et lamentable histoire. Je ne les ferai pas attendre, et j'espère les persuader que beaucoup de nos cultivateurs ont agi avec leurs terres comme ce père de famille envers ses enfants et ses animaux. Le grand tort de cet homme, comme nous l'avons vu, était d'exiger un travail trop prolongé pour les forces de ses enfants et de ses animaux, et de ne pas leur donner une nourriture substantielle pour réparer ces mêmes forces épuisées. Eh ! bien, montrez-moi une paroisse, une concession, dans cette paroisse, où ce fait ne se soit pas produit mille fois par rapport à la terre. Presque partout on a exigé du sol les récoltes les plus épuisantes, celles de blé, de pois, d'orge, &c., et cela pendant plusieurs années consécutives. Ce pauvre sol qui, d'abord, était plein de vigueur, donnait, donnait sans laisser apercevoir sa fatigue, il semblait même heureux d'enrichir promptement son maître. Mais que se passait-il pendant qu'on mettait en pratique ce système meurtrier. Cette terre qui ne se plaignait nullement, refusa tout à coup de donner d'aussi abondants produits, et elle persista dans son refus. A-t-on eu pour elle de la pitié au moins ? A-t-on cessé d'exiger d'elle un travail moins prolongé ? au contraire on lui a dit : tu me donneras du blé ou tu me diras pourquoi.

Lui rend-on en proportion de ce qu'on lui enlève ?

Mais pendant qu'on était si exigeant envers elle, au moins, lui rendait-on ce qu'on lui enlevait, la nourrissait-on convenablement ? Non, elle ne recevait presque aucune nourriture et quelquefois pas du tout. Le fumier était à se dessécher devant les portes de granges, le purin s'écoulait dans les ruisseaux ou les fossés des grands chemins, et la terre se nourrissait de l'eau du ciel, de l'air de l'atmosphère. Et le propriétaire se lamentait en disant : encore une mauvaise année, un sort, peut-être, qui nous a été donné. Car on se rappelle qu'il y a quarante

à cinquante ans, on voyait des sorts et des sorciers partout.

On revenait à la charge, et au lieu de laisser en pacage ou en prairie, les pièces qui ne voulaient plus pousser de céréales, on déchirait de nouveau leur surface ; pourtant, sans augmenter d'une ligne l'épaisseur qui avait déjà été ruiné tant de fois ; mais c'était en vain, on ne frappait plus que sur une paille, c'est-à-dire, qu'on récoltait de la paille et presque rien de plus.

Voilà donc la conduite qu'ont tenue les quatre cinquièmes de nos cultivateurs ; ils ont trop exigé de récoltes épuisantes de leurs champs, première faute ; et ensuite ils leur ont refusé la nourriture dont ils avaient absolument besoin, seconde faute.

Bons avis par de bons amis.

Mais un pareil système a-t-il au moins trouvé des contradicteurs, des senseurs ? Non, pendant longtemps, personne n'a osé élever la voix pour reprendre les coupables. Au contraire, on recevait de toutes parts des témoignages de sympathie, et on disait pour se consoler mutuellement : Les saisons sont changées, les temps sont devenus mauvais ; mais ça ne durera pas. Mais plus tard, des hommes clairvoyants et amis de leurs compatriotes, ont cherché les causes d'un si grand changement, et ont découvert que la véritable cause de tout le mal se trouvait chez le propriétaire lui-même. Ils ont été plus loin, ils ont prescrit des remèdes à ce mal ; ils ont dit aux cultivateurs : Il est encore temps de ramener les bonnes récoltes, si vous le voulez ; vous pouvez rendre à vos terres leur ancienne fertilité ; mais pour cela, il faut les laisser se reposer, en ne leur demandant que des récoltes qui les fatiguent peu ; il faut encore les nourrir abondamment et pour cela augmenter, par tous les moyens, vos engrais. Il faut vous procurer un bon fumier d'étable en faisant plus de prairies et en nourrissant bien vos animaux et en leur donnant une abondante litière. Quand ce fumier est produit, il faut le traiter avec soin et ne pas en laisser perdre une parcelle, etc.

De rares cultivateurs ont prêté une oreille attentive à ses sages conseils et ont voulu expérimenter les moyens qu'on leur suggérait, de sortir d'embarras. Quand à ceux-là, ils n'ont ici qu'à se féliciter de leur obéissance, mais le grand nombre a ri de bon cœur et a refusé obstinément d'introduire aucun changement dans la routine suivie jusque là. Comment, a-t-il dit, des gens qui n'ont jamais su que lire dans les livres et tenir la plume, vont nous montrer à labourer la terre, à tenir les mancherons de la charrue ? Mais veulent-ils se moquer de nous !.....

Mais, depuis cet instant, ces entêtés ont perdu peu à peu la sympathie des hommes intelligents qui sont aujourd'hui plus que jamais convaincus que c'est l'homme qui fait la terre, et qu'à part certains accidents qu'on ne peut contrôler, c'est le cultivateur qui diminue ou augmente ses récoltes. Et bientôt ceux qui voudront rester en arrière, malgré la lumière qui devient de plus en plus brillante, deviendront un objet de mépris, et la risée des bons et sages cultivateurs.

Malheureusement, encore aujourd'hui, le nombre des sourds, de ceux qui veulent marcher sur les traces du père infortuné dont nous avons fait connaître l'avarice et la cruauté, sont nombreux ; mais espérons que les exemples d'une bonne culture qui se multiplient de plus en plus, joints aux enseignements que répandent partout nos journaux d'agriculture opéreront bientôt un changement radical.

Que votre publication continue d'être ce qu'elle a été depuis son origine, et vous aurez contribué pour une large part à améliorer le sort de vos compatriotes.

Extraits du livre au 100 louis d'or. (1)

L'amélioration des champs.—Augmentation de la couche végétale.—Richesse des terres.—Leurs défauts corrigés.

D. Quels moyens faut-il employer pour améliorer les champs ?

R. Il faut labourer profondément cinq à six traits de charrue tout autour du champ, et le plus près des clôtures possible ; ensuite, il faut relever toute cette masse de terre, en former des tas, des grands terriers. Lorsque le champ est libre, et toujours par un temps très sec, on transporte ces grandes quantités de terre également sur tout le champ ; par ce moyen, il sera bombé et l'eau des pluies viendra s'égoutter tout autour du champ.

C'est le bon moyen d'assainir, de réchauffer les terres froides et mouillées, de rafraîchir les terres trop sèches, de faciliter les labours profonds et de renouveler, de rajeunir les terres. Les champs s'égouttent facilement, les engrais produisent plus de profit, les récoltes sont mieux assurées.

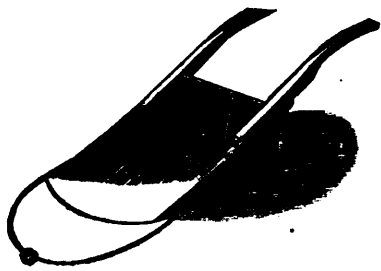
C'est un très-bon moyen de s'enrichir en cultivant bien la terre.

D. Ce travail du transport des terres, n'est-il pas trop rude, trop difficile pour les petits fermiers qui n'ont pas la force et les moyens ?

(1) MM. J. B. Rolland et fils 15 cts., ou 18 centims par la poste.

R. Le plus petit, le plus pauvre fermier doit faire ce travail qui enrichit sûrement et promptement, mais il ne faut en faire chaque année que ce que l'on peut, c'est-à-dire, selon ses forces.

Si l'on ne peut pas travailler convenablement avec la charrue, alors avec des pelles, des pioches et des tranches, on formera les gros terriers tout autour des champs, puis on laissera mûrir tout cela ensemble, et quand le temps sera venu, on transportera toutes ces terres sur le champ au moyen d'une pelle à cheval ou avec des voitures; mais il faut absolument faire ce bon travail du mélange des terres, qui augmente beaucoup les récoltes pendant une longue suite d'années. Jamais on ne doit regretter sa peine, car elle est toujours largement payée.



Pelle à cheval.

D. Lorsque les terres sont en pente et qu'elles s'égouttent facilement, est-il utile de faire ces terrages des champs?

R. Il est toujours très-avantageux de former de gros terriers avec la terre qui se trouve toujours en quantité le long des clôtures et fossés, dans le bas des champs en pente, et de remonter toute cette masse de terre pour en garnir fortement la hauteur et le milieu du champ: les bénéfices de ce travail sont toujours considérables.

C'est un vrai moyen de s'enrichir qu'il ne faut pas négliger.

Culture des champs en pente.

D. Lorsque les champs sont fortement en pente, comment faut-il labourer la terre?

R. Il faut former les sillons ou les planches toujours en travers, mais jamais de haut en bas, afin d'empêcher les terres d'être entraînées par les pluies d'orage.

Il faut aussi creuser un grand fossé au bas du champ; ce fossé sera fermé des deux bouts, afin que toutes les terres entraînées par les pluies s'y déposent; plus tard, on retire de bons terreaux de ces fossés.

C'est ainsi qu'il faut conserver ses terres, afin d'augmenter ses richesses.

D. Quels moyens faut-il employer pour améliorer les mauvaises terres d'argile, lourdes, froides et mouillées, et les terres trop sablonneuses, trop brûlantes?

R. Il faut commencer comme il a été dit, par transporter énergiquement les terres des alentours sur le champ pour l'égoutter, et si l'argile domine par trop, il faut alors chercher dans les alentours, creuser afin de trouver du sable ou du gravier, que l'on transporte à plusieurs lignes d'épaisseur sur le mauvais champ. On fait le mélange avec la charrue et la herse. Par ce moyen, on a vu des cultivateurs devenir très-riches. Si, au contraire, les terres sont trop légères et brûlantes, on écrase des terres argileuses, que l'on mêle en quantité avec son fumier. Par ce moyen on enrichit considérablement les terres trop légères. (2)

D. Comment faut-il

employer la chaux

pour l'amélioration des terres?

R. On doit mettre la chaux à fondre dans des tombes de terre faites autour des champs, près des haies; il faut que la terre soit bien sèche quand on y renferme la chaux vive: il se trouve toujours assez d'humidité pour la faire fuser ou fondre; il faut environ vingt fois autant de terre que de chaux; il faut brasser, afin de bien mêler la terre et la chaux, deux fois au moins avant de l'employer.

Il ne faut jamais mêler de fumier dans les tombes de chaux, si l'on veut s'enrichir.

En même temps qu'on apprête son terrier avec de la chaux, il faut aussi apprêter de gros tas de bon fumier, sur le coin du champ. On fera une rangée de terre chaulée et une rangée de bon fumier. Il faut faire les tas plus petits et plus rapprochés les uns des autres; puis étendre la chaux et le fumier également, et enterrer le tout le plus promptement possible.

Si l'on a mis 40 minots de bonne chaux à l'arpent, c'est assez pour 8 ans, sans mettre d'autre chaux.

C'est ainsi qu'il faut employer la

(2) On nous objectera peut-être que ces charrois entraîneront de trop grandes pertes de temps: qu'ils seront trop coûteux. En réponse, nous dirons que nous connaissons un excellent cultivateur de St. Jacques, de L'Achigan qui, il n'y a que six ans, s'est donné à la lecture de bons ouvrages sur l'agriculture; malgré des difficultés presque insurmontables, à cause d'un rhumatisme tellement violent qu'il lui fallait faire ses récoltes à genoux, il a trouvé le temps et les moyens de faire ces amendements, d'élever une pièce de plusieurs pieds, un marais qui ne produisait rien, dont il retire maintenant des récoltes magnifiques et qui prennent régulièrement les premiers prix dans le comté. Ce cultivateur, qui n'a pour toutes ressources que les produits de sa terre, s'enrichit. Nous parlerons plus tard de ses autres améliorations et de sa fosse à fumier, la mieux construite de celles que nous avons encore vues.—[Réd. S. A.]

chaux si l'on veut s'enrichir en cultivant la terre.

Mais qu'on ne s'avise jamais de mêler des fumiers avec les tombes de chaux, car on se ruinerait sûrement tôt ou tard.

D. Quels sont les autres moyens d'améliorer les terres?

R. Par les labours profonds avant l'hiver, par les cultures fourragères et les racines bien sarclées et très-espacées; mais c'est surtout par les abondantes fumures faites avec les fumiers produits et préparés dans la ferme, qu'on est bien assuré d'améliorer ses terres et de s'enrichir.

Grande amélioration des prairies.—Doubles récoltes de bons foins.—Etablissement des herbages et des gras pâturages.

D. Quels moyens faut-il employer pour augmenter et améliorer le foin des mauvais prés?

R. Il faut commencer par creuser des rigoles ou des fossés pour assainir les prés trop mouillés. Il faut enlever de suite toutes les terres sorties des fossés, afin que l'eau puisse s'égoutter.

Il faut former de grands tas de terre tout le long des haies du pré avec de la terre prise tout autour; on laissera mûrir en tas toutes ces masses de pelées de gazon et de terre, et puis on apportera quelques charretées de bon fumier, on les mêlera avec ces grands terriers, que l'on coupera bien menu avec la tranche; ensuite, il faut arroser deux fois ces grands terriers avec le bon purin du grand réservoir, que l'on apportera dans une barrique. Cet arrosage est absolument nécessaire pour doubler le foin.

Il faut étendre ces terriers bien également sur le pré avant l'hiver, si le pré n'est pas exposé aux inondations; mais on le répandra aussitôt après la fauche, si le pré risque d'être inondé, afin que l'eau ne détruise pas l'effet toujours admirable de ce terrage fertilisant des prés.

D. Faut-il fumer les prés souvent?

R. Il faut fumer les vieux prés tous les trois ans. On en fumera le tiers chaque année, avec de bon terreau; mais les jeunes herbages, les jeunes prairies, il faut les fumer tous les ans, pendant les quatre premières années, avec une grande quantité de bon terreau, finement préparé et abondamment arrosé avec le riche purin du grand réservoir. (3)

Ces terrages sont nécessaires pour augmenter promptement la couche de fin terreau qui doit assurer la beauté permanente du pré.

(3) Voilà sûrement des conseils qui seront suivis par peu de personnes. Cependant pourquoi ne pas faire des essais en petit, surtout avant de condamner ce qui, après tout est une excellente pratique.—[Réd. S. A.]

Les fumures avant l'hiver sont les meilleures pour les jeunes prés.

D. Comment peut-on détruire les mauvaises herbes des prés ?

R. Le gardien des bêtes au pâturage doit emporter un panier fait avec des planches minces ou une boîte légère, une large truelle en fer ou tôle, et un outil pour couper à la racine et détruire toutes les mauvaises herbes qu'il verra dans les prés. La truelle et le panier doivent lui servir à ramasser et mettre en petits tas toutes les bouses et les crottins des bêtes ; on viendra chercher cet engrais avec la charrette. Ces bouses, lorsqu'on les laisse sur les prés, forment des touffes de grosses herbes qui nuisent beaucoup aux pâturages, et souvent même forment des buttes qui nuisent à la fauche des foins.

Il faut toujours avoir à l'avance de gros tas de terreau sur les coins des prés ; il faut retourner les herbes à mesure qu'elles paraissent sur les terreaux, et y mêler des poudres d'os.

Irrigation.

D. Quels sont les autres moyens d'améliorer les prés ?

R. On fera son possible pour amener beaucoup d'eau par des rigoles, sur le haut des prés en pente ; alors il faut creuser un large réservoir au haut du pré ; lorsqu'il sera plein d'eau, on débarassera un peu de fumier et de chaux, et lorsque l'eau sera bien fertilisée, on lèvera la planche qui sert d'écluse, et toute l'eau du réservoir se répandra sur la prairie par des rigoles bien disposées.

Ce genre d'irrigation (4) double le foin des prés et donne un gras pâturage toute l'année.

Tous les champs en pente qui offrent l'avantage d'avoir de l'eau sur la hauteur, doivent être convertis en prés.

C'est encore un moyen sûr de s'enrichir.

D. Quelle attention faut-il prendre pour la fauche des foins ?

R. Il faut faucher les foins aussitôt que les fleurs commencent à passer, c'est le moyen d'avoir de bon foin, un bon regain, et de conserver la bonté de la prairie ; car le foin qui sèche sur pied ne vaut pas la paille, et il abîme le pré.

PICHERIE-DUNAN.

Je recommande de bien soigner les vieilles prairies et d'en faire de nouvelles.

(4) Quand verrons-nous quelques tentatives d'irrigation dans notre pays ? — [Réd. S. A.]

Utilité des cendres de bois en Agriculture.

La Semaine Agricole publiait, dans son numéro du 24 mars, un article sur l'utilité des cendres comme en-

grais, dans le quel je disais : " Les cendres ont des effets très remarquables sur la végétation et sur les sols, elles ameublissent les sols argileux (glaiseux) les rendent plus perméables à l'influence atmosphérique, elle donnent de la consistance aux sols légers, détruisent les mauvaises herbes ; elles conviennent mieux aux sols humides qu'au secs, mais il est nécessaire qu'ils soient bien égouttés.

" Elles ont l'avantage d'introduire des bases alcalines, des sels stimulants, et une grande proportion de carbonate de chaux, si utiles dans les sols privés ou peu pourvus de calcaire.

" Elles sont un excellent amendement des sols argileux, froids, ou terres trop fortes ; elles les rendent plus perméables à l'eau et aux solutions nutritives ou stimulantes. Son mélange augmente la porosité du sol, le rend capable d'absorber et de retenir beaucoup mieux les gaz utiles à la nutrition des plantes ; elles sont très utilement employées pour diviser les terres fortes, humides.

" On se sert des cendres avec un grand avantage sur les prairies et les pâturages, et leurs effets sont remarquables sur les trèfles. Si l'on répand des cendres sur les pois semés de bonne heure, elles ont l'effet d'en avancer la croissance parcequ'elles ont la propriété d'absorber et retenir la chaleur du soleil ; elles sont aussi d'un grand service pour les navets en produisant un plus grand rendement dans la récolte que ne peut le faire le fumier décomposé."

Je reviens aujourd'hui sur le sujet, vu son importance et pour donner un conseil à nos cultivateurs, s'ils veulent bien me le permettre : c'est celui de conserver soigneusement leurs cendres et de ne point les vendre.

Tous les hivers, les chemins sont encombrés de gens qui courent la cendre pour en confectionner de la potasse et ils en offrent un vil prix. Lors donc qu'un de ces coureurs de cendres vous crie " Avez-vous de la cendre à vendre ? " et qu'il vous en offre 18 à 20 sous du minot, ayez-donc le courage de lui dire " Je n'ai pas de cendre à vendre, je ne suis pas assez fou pour vendre ma cendre à 20 sous le minot lorsqu'elle me vaut un écu le minot."

Car il est bien certain que la bonne cendre de bois vaut à un cultivateur au moins un écu le minot. Les constituants chimiques sont la silice, l'alumine, l'oxide de fer, la potasse, la soude, la chaux, l'acide sulfurique, l'acide carbonique, etc.

Tous ces constituants sont absolument nécessaires à la végétation, mais la potasse en est le principal, par conséquent le plus important. Elle a l'effet de décomposer les substances organiques et de dissoudre les substances inorganiques. L'application des cendres sur les terrains sablonneux et légers produit des effets

très remarquables, et l'augmentation de la récolte des patates, carottes, navets, blé-d'inde, fèves, pois, trèfle, etc., se fait sentir sur les récoltes subséquentes.

BON ENGRAIS POUR LE BLÉ D'INDE.

Un des engrais les plus puissants pour le blé d'Inde est un compost de fiente de poules, de terre et de cendres. Prenez trois parties de terre bien émiettée, une partie de fiente de poules, et deux parties de cendres non lessivées. Faites votre compost dans le mois d'avril, mouillez-le parfaitement, et il sera en bon état au temps de la plantation du blé d'Inde. Mettez une poignée de ce compost dans chaque fosse, et vous serez agréablement surpris du résultat.

Je me suis laissé dire que les cendres ont un excellent effet sur les vergers, et que de vieux pommiers qui étaient languissants et paraissaient à la veille de mourir, avaient été ramenés à leur vigueur première, par l'usage de la cendre. Je n'ai pas fait cette expérience, mais comme je connais la potasse comme un des plus importants éléments de succès dans la culture des différents arbres fruitiers, je recommande d'étendre tous les ans, au pied de chaque arbre qui paraît maladif, et dans l'étendue de la circonférence de ses branches, un demi minot de cendres, ayant en même temps la précaution de *gravoiller* la terre : par ce moyen on entretiendra son verger dans un état florissant et productif.

DR. GENAND.

Causerie Agricole à St. Antoine, Comté de Verchères.

A une assemblée nombreuse des cultivateurs de cette paroisse, ainsi que des paroisses environnantes, qui eut lieu à la porte de l'église de la dite paroisse, à l'issue des vêpres, dimanche le 31 juillet, M. Barnard fit sur l'agriculture une lecture qui intéressa l'assemblée au plus haut point.

Ce monsieur parle familièrement de son sujet et possède le rare talent d'instruire et de plaire en même temps.

M. Barnard intéressa l'assemblée par sa lecture, parce qu'elle dénote chez son auteur une connaissance étendue des principes et une pratique constante et étudiée de l'agriculture.

M. Barnard peut grandement intéresser les cultivateurs, parce que comme cultivateur à Varennes, il joint la pratique à la théorie, ce qui est une garantie pour nos cultivateurs qui jusqu'ici n'ont eu que des données sur la théorie.

Il sut de plus plaire et excita l'hilarité générale plusieurs fois au point d'être applaudi, en relatant avec bonheur des faits faisant ressortir les dé-

fauts et les vices de certains cultivateurs, nuisibles au progrès de l'agriculture.

M. Barnard parla pendant environ une heure et demie, il nous fit connaître quelles étaient les causes qui pouvaient le plus favoriser les progrès de l'agriculture, en les exposant tour-à-tour et il en vint aussi comme conséquence nécessaire, à nous signaler quels étaient les obstacles qui nuisent le plus au progrès de l'agriculture en cette Province.

Il parla avec tant de vérité, en citant des faits et des exemples qui étaient à la connaissance de l'assemblée, qu'il fit un grand bien au point que les assistants, cultivateurs, se retirèrent en déclarant qu'il prenaient la ferme résolution de faire les essais pratiques suggérés par ce monsieur.

Cet heureux résultat est bien propre à animer davantage M. Barnard à continuer à faire des lectures sur l'agriculture dans les autres paroisses qui n'ont pas encore eu l'avantage de l'entendre, car elles en retireraient aussi de grands fruits : le courage ne fait pas défaut à ce monsieur : à l'œuvre donc !

Cet heureux résultat a aussi l'effet de démontrer aux membres du Conseil Agricole combien a été heureux le choix qu'il a fait dans la personne de M. Barnard pour donner de telles lectures, car nul autre n'était plus apte que lui pour remplir cette belle mission ; ce qui est aussi bien propre à dédommager amplement le Révérend Messire Tassé des nombreux et pénibles sacrifices qu'il a faits pour le succès de cette belle œuvre, qui est sans contredit, celle qui contribuera le plus puissamment aux progrès de l'agriculture en cette Province.

M. Barnard termina sa lecture en félicitant le club agricole formé en cette paroisse, dès l'automne dernier, en disant qu'il n'y avait que le dévouement au progrès de l'agriculture qui avait pu inspirer les membres à le former, et invita en même temps les cultivateurs à assister à ses séances, persuadé qu'ils en retireraient d'immenses fruits.

Après cette lecture, les assistants se constituèrent en assemblée et on y adopta les résolutions suivantes, savoir :

Proposé par Antoine C. Cartier, Ecr. J. P., et Lieut-Col de milice, secondé par monsieur Flavien Marcotte, membre de la société d'agriculture No. 2 du comté de Verchères, cultivateur :

Que les cultivateurs de cette localité mettent en pratique les essais agricoles suggérés par M. Barnard, dans la lecture qu'il vient de faire, afin de tirer de l'agriculture de plus grands revenus.

Proposé par Monsieur Paschal Archambeault, fils, lieutenant capitaine, et cultivateur, secondé par Romuald

Marchesseault, Ecr., juge de paix, et cultivateur :

Que cette assemblée adresse des remerciements bien mérités à M. Barnard pour son intéressante lecture, et qu'elle exprime en même temps sa reconnaissance aux membres du Conseil Agricole d'avoir daigné charger ce monsieur de donner aux cultivateurs de telles lectures.

Proposé par Amable B. Archambeault, Ecr., Juge de paix et maire du Conseil de cette paroisse, président de la Société d'Agriculture No. 2 du comté de Verchères, cultivateur, secondé par C. P. Germain, Ecr., notaire :

Que dans l'opinion de cette assemblée, les sociétés d'agriculture de cette Province, seraient bien plus encouragées, et s'assureraient un plus grand nombre de membres, si chaque membre recevait gratuitement et à son adresse une copie d'un bon journal d'Agriculture pratique ; la souscription à tel journal devant être payée par le Conseil Agricole moitié sur ses revenus, et moitié sur les octrois faits par la Législature, pour l'encouragement de l'agriculture en cette Province.

Après quoi l'assemblée se dispersa heureuse et satisfaite de ce qu'elle venait d'entendre.

X.

La Semaine Agricole.

MONTRÉAL, 11 AOUT 1870.

Comment certaine Société d'agriculture comprend son devoir.

Dans le comté de Napierville quelques personnes de progrès ont fait venir à grands frais un magnifique percheron, un des plus beaux dans le pays. Au lieu de recevoir de la société d'agriculture l'encouragement que ces efforts coûteux méritaient, les directeurs ont jugé à propos d'exclure entièrement du prochain concours les chevaux qui n'auraient pas été élevés dans le pays. Ce sont des injustices comme celles que nous signalons qui ont fait dire très-souvent aux hommes bien pensants que les sociétés d'agriculture ne remplissaient point toujours le but que s'était proposé le gouvernement en les créant et en leur votant annuellement de fortes sommes d'encouragement ; que le plus souvent, les directeurs préparent les listes de prix soit

pour leur propre avantage, soit pour favoriser injustement certaines localités ou certains amis. Voici certainement un cas flagrant qui devra venir à la connaissance du conseil agricole, si, dans l'intervalle, les directeurs de la société de Napierville ne jugent pas à propos de revenir sur leur première décision. Nous croyons pouvoir leur dire qu'une telle conduite les expose à se voir priver de leur octroi, même pour l'année courante. Nous espérons donc ne pas avoir à revenir sur ce sujet, mais qu'au contraire on nous informera, sous peu, qu'on a amendé la résolution que nous publions plus bas et que nous ne pouvons trop blâmer.

A une assemblée des officiers et directeurs de la société d'agriculture du comté de Napierville, tenue à l'hôtel de Norbert Bonneau, au village de St. Patrick de Sherrington, samedi, le dix-neuf mars 1870, à dix heures de l'avant-midi, où étaient présents :

J. G. Laviolette, Président ;
Narcisse Picotte, vice-président ;
Antoine Merizzi, Sec. Trésorier ;
Directeurs :—Louis Martin, Pierre Narcisse Lefebvre, Joseph Boulé, Vital Coupal, Joseph Garand et Toussaint Cérée, fils.

Toussaint Cérée, fils, secondé par Joseph Boulé, propose :

Qu'il soit accordé cinq prix à la prochaine Exhibition qui aura lieu à Sherrington pour les meilleurs étalons de quatre ans et plus, élevés dans le pays, savoir : \$7. 5. 3. 2. 1.

Pierre Narcisse Lefebvre, secondé par Vital Coupal, propose en amendement :

Que tous les chevaux importés aient droit de concourir dans cette susdite classe de préférence aux chevaux élevés dans le pays.

Cet amendement est perdu sur la division suivante :

Pour.—Pierre Narcisse Lefebvre, Vital Coupal, Joseph Garand.—3

Contre.—Toussaint Cérée, fils, Joseph Boulé, Louis Martin, Narcisse Picotte.—4

La motion principale étant mise aux voix, est adoptée sur la division suivante :

Pour.—Toussaint Cérée, fils, Joseph Boulé, Louis Martin, Narcisse Picotte.—4

Contre.—Pierre Narcisse Lefebvre, Vital Coupal, Joseph Garand.—3

Signé,

J. G. LAVIOLETTE,
Président.

Signé,

A. MERIZZI,
Sec.-Trésorier.

Vraie copie extraite du Registre des délibérations de la Société d'agriculture du comté de Napierville.

A. MERIZZI,
Sec. Trésorier.

Valeur de la vache canadienne.

Nos lecteurs verront par l'article suivant, extrait de la *Gazette des Campagnes*, que l'auteur semble reconnaître la supériorité de la bonne vache canadienne sur les meilleures races laitières du monde entier. Cette admission est d'autant plus remarquable que l'on s'est procuré, au collège de Ste. Anne, les meilleures types ayrshires et que le rédacteur parle après avoir eu l'occasion d'étudier d'une manière pratique, la valeur comparative de ces deux races. Pour notre part, l'expérience de plusieurs années nous a convaincu que la bonne vache canadienne est pour le moins égale aux meilleures laitières de toutes races et que si elle recevait les bons soins que l'on donne aux vaches laitières de renom, notre vache canadienne serait bientôt très recherchée pour l'exportation et que nous pourrions en obtenir des prix très élevés. C'est donc avec un vif plaisir que nous avons vu par la liste des prix offerts à l'Exposition Provinciale prochaine, que le Conseil Agricole mettait cette excellente race sur le même pied que les races étrangères. Il est seulement malheureux qu'il n'en ait pas toujours été ainsi.

Races bovines de l'Angleterre.

RACE ALDERNEY.—L'aptitude spéciale de cette race est la production du lait ; mais ce n'est pas tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité que l'Alderney est vraiment remarquable. Son lait possède une richesse exceptionnelle et procure des bénéfices importants dans les laiteries où la fabrication du beurre est la spéculation principale. Le beurre produit est non-seulement abondant ; mais il possède encore une saveur et une couleur qui le font rechercher sur tous les marchés de l'Europe.

En général, on remarque que les races qui donnent une très-grande quantité de lait ne sont pas celles qui produisent le lait le plus riche, et tout nous porte à croire que la quantité et la qualité s'excluent mutuellement. Comparons ensemble, par exemple, les races Ayrshire, Alderney

et canadienne. La vache d'Ayr est surtout remarquable par l'abondance de sa lactation, celle d'Alderney n'a aucune réputation sous ce rapport, la race Canadienne, du moins si nous prenons pour terme de comparaison les sujets remarquables, prend une position intermédiaire entre les deux précédentes ; elle ne donne pas un lait aussi abondant que l'Ayrshire, mais plus que l'Alderney ; et la richesse en crème est plus forte que chez la race écossaise ; mais moindre que dans la race des îles normandes. Cependant, d'après des expériences comparatives toutes récentes, il a été parfaitement constaté que la quantité de lait produite par une traite donne autant de crème chez la vache Ayrshire que chez la vache canadienne. C'est-à-dire que chez la première la crème est répartie dans une plus grande quantité de lait ; tandis que chez la seconde, elle est plus concentrée.

Qu'il soit bien entendu que, dans cette comparaison, nous n'envisageons aucun individu en particulier ; mais que nous prenons simplement des moyennes sur plusieurs vaches. De plus, la plupart des sujets de notre race commune sont inférieures aux deux races avec lesquelles nous avons fait la comparaison, mais cela tient au peu de soin que nous apportons dans le traitement de nos vaches laitières et au manque d'amélioration ; les choses changeront certainement du moment qu'une sélection intelligente viendra propager, augmenter, accumuler les qualités exceptionnelles des quelques sujets laitiers de première classe que nous rencontrons encore de temps en temps.

D'après la comparaison que nous venons de faire, on voit donc que la richesse du lait ne se rencontre pas en même temps que l'abondance dans une même race ; néanmoins nous croyons qu'il est nécessaire de faire remarquer ici que la vache Alderney possède un lait dont la richesse dépasse toutes les races, et que la quantité de beurre qu'elle produit serait à peine croyable, si de nombreux faits ne nous forçaient d'y ajouter foi.

Nous allons donner quelques chiffres qui nous ont frappés tout particulièrement dans les nombreux rapports écrits en faveur de cette race.

Ainsi, une vache Alderney soumise à l'expérience, a donné un lait dans lequel l'analyse a constaté la présence de 8½ de beurre pour 100 de lait ; ce qui correspond à environ 1 livre de beurre pour trois pots de lait. Cette richesse est certainement extraordinaire ; mes ces chiffres ne suffisent pas pour faire apprécier la race à sa juste valeur. Pour que l'expérience fut complète, il aurait fallu connaître, en même temps, à quelle période la lactation était arrivée, car on sait que le lait est d'autant plus riche que la traite a lieu à une épo-

que éloignée du dernier vêlage ; puis quelle était la quantité de lait produite lorsque l'expérience a eu lieu ; quels avaient été les moyens de transport, comment le lait avait été recueilli ; quelle était la durée de la lactation chez la vache soumise à l'expérimentation ; enfin, quelle quantité elle donnait par an. Toutes ces questions sont de la plus haute importance et l'absence de solutions ôte presque toute sa valeur au chiffre obtenu. Il nous fait bien connaître que le lait était riche, mais rien de plus, il nous prouve aucunement l'excellence de la race. Des vaches de Hereford soumise à la même expérience ont donné des résultats qui se rapprochaient beaucoup du précédent ; faudrait-il en conclure que le Hereford peut soutenir la comparaison avec l'Alderney ? Certainement non, car tous les éleveurs reconnaissent parfaitement que la vache Hereford est une pauvre laitière qui a de la peine à nourrir son veau. Ce seul renseignement est donc insuffisant et ne peut nous permettre d'arriver à aucune conclusion exacte.

M. E. Beaudement cite plusieurs rapports plus concluants que le précédent, les voici :

D'après John Lawrence, une vache d'Alderney nourrie pendant trois semaines au pâturage donna 17 livres de beurre par semaine. Ce fait est regardé comme extraordinaire, et il l'est certainement.

Dans les îles normandes, on calcule que le rendement de 16 livres de beurre par semaine est la plus haute production que l'on puisse obtenir.

D'après Sir William Collings, de Guernesey, une jeune vache depuis son premier vêlage, le 14 juillet 1843, jusqu'au 14 juillet 1845, a donné 716 livres de beurre d'excellente qualité et de très-belle couleur, ce qui fait 358 livres par année ou un rendement moyen d'environ 7 livres par semaine.

M. Priaulx, aussi de l'île Guernesey, fait connaître le produit de cinq vaches d'Alderney, pendant cinq ans, du 1er janvier 1847 jusqu'au 31 décembre 1851. Le produit des cinq vaches a été pour ce laps de temps de 8,000 livres de beurre de première qualité. Ce qui fait en moyenne par an et par vache 320 livres de beurre. Les vaches ont donc donné chacune pendant une longue période environ 6 livres de beurre par semaine.

Ces rendements sont tout-à-fait extraordinaires, et nos meilleurs vaches de race commune n'atteignent jamais ce chiffre. Cependant nous devons faire remarquer que toutes les vaches citées ici sont des sujets d'élite soumis à un traitement et recevant des soins tous particuliers. La généralité des vaches ne donne pas plus de 250 livres de beurre par an, ce qui est encore un beau produit.

En raison de ses qualités *beurrières*, la race Alderney est introduite dans beaucoup de laiteries en France et en Angleterre où la fabrication du beurre est la spéculation principale. Le commerce qui s'est alors établi entre les îles normandes a stimulé l'activité des éleveurs et n'a pas peu contribué au perfectionnement de cette excellente race.

Outre son aptitude à produire beaucoup de beurre, la race d'Alderney possède encore une assez grande facilité d'engraissement. Cette aptitude secondaire est commune à presque toutes les races laitières lorsque la lactation cesse. C'est un avantage que l'on ne doit pas négliger lorsque les vaches sont parvenues à un âge assez avancé et qu'il est nécessaire de les réformer. Trois mois d'engraissement dans un bon pâturage ou à l'étable au foin et aux racines sont suffisants pour faire de la vache réformée une excellente bête de boucherie. On engraisse de la même manière les mâles que l'on n'emploie pas à la reproduction.

En moyenne, on estime qu'un bœuf gras de race Alderney donne 820 livres de viande nette, 110 livres de suif et 90 livres de cuir. Les vaches ont une taille plus faible que les bœufs et ne donnent en moyenne que 500 livres de viande nette ; 80 livres de suif et 50 livres de cuir.

On emploie aussi quelquefois les bœufs pour les travaux agricoles.

Nous en avons dit suffisamment pour faire connaître cette race sous le rapport de ses aptitudes ; mais pour être complet, nous devrions donner ici l'alimentation qu'elle reçoit ; car on sait que la nourriture influe énormément sur les rendements : malheureusement il nous est impossible de donner des renseignements précis à ce sujet, les chiffres manquent partout.

C'est une lacune qui rend très-incomplète l'appréciation que nous voudrions faire de cette race. Nous pouvons dire cependant que l'alimentation est abondante et riche, car le pays est très-productif et les fourrages sont abondants. D'ailleurs, la production étant relative à la nourriture distribuée, nous devons conclure que les rendements ne sont élevés qu'à condition que l'alimentation soit forte.

Le climat des îles normandes est très-favorable à la culture fourragère, il est tempéré, humide et sensiblement constant comme le sont, en général tous les climats maritimes. Le pâturage y est possible en toute saison. Toutes les racines alimentaires y donnent des produits très-abondants. Ces circonstances climatériques et culturales ont été le plus puissant levier au moyen duquel les éleveurs des îles normandes ont amélioré leur race. C'est sous des influences analogues que se sont formées toutes les

meilleures races laitières connues aujourd'hui.

« La culture y a pris, dit M. E. Beaudement, le caractère jardinier... A la richesse des herbages, où la nourriture verte dure toute l'hiver, s'ajoutent les ressources d'autres cultures fourragères, celles de la luzerne du trèfle, des pommes de terre, des carottes, des navets, celles des panais et des choux, comme en Bretagne. Le grand chou de Jersey, dont on enlève successivement les feuilles à mesure qu'elles ont acquis une maturité suffisante, fournit un supplément excellent de nourriture.

« Dans ces conditions, la vache est devenue la ressource des ménages, l'objet des soins attentifs et de la prédilection du fermier. Chaudement enferme pendant les nuits les plus rigoureuses de l'hiver, elle reste nuit et jours à l'herbage durant toute la saison douce que prolongent en ces îles les heureuses combinaisons climatiques dont nous avons parlé... »

Ce que nous venons de reproduire de M. E. Beaudement ne plaide nullement en faveur de l'introduction de la race d'Alderney en Canada, pays si froid et si rigoureux. Cette race, choyée, caressée par un doux climat et par la main d'un bon maître souffrirait beaucoup de nos longs et rigoureux hivers et ne pourrait soutenir l'excellente réputation qu'elle s'est faite. (1). Voilà encore une raison de plus pour nous encourager à employer la sélection comme moyen d'améliorer notre race commune.

Nous allons maintenant faire connaître les caractères distinctifs de l'Alderney.

La couleur de la robe se rapproche beaucoup de celle d'Ayrshire, mais elle est très-variable, plus variable que chez cette dernière. Le plus souvent la teinte prédominante est le rouge mélangé de taches blanches. Le rouge lui-même offre beaucoup de nuances depuis le plus clair jusqu'au rouge sombre, jusqu'au brun et même jusqu'au noir. On rencontre aussi quelquefois des robes entièrement rouges, pâles, noires ou fauves, des robes grises et des robes jaune de crème.

La taille des bestiaux d'Alderney ne dépasse jamais la moyenne et la femelle est plus petite que le mâle.

(1) M. Sheldon Stephens qui possède un des meilleurs troupeaux d'Alderneys en Amérique nous assure que ses vaches sont pour le moins aussi robustes que les Ayrshires et qu'elles supportent très bien le froid. Nous les avons vues l'hiver dernier dans un champ assez étendu où elles passaient plusieurs heures et dans lequel M. Stephens les nourrissait le midi, afin, disait-il, de prouver jusqu'à l'évidence, que cette race convient parfaitement au pays. Ces vaches sont magnifiques et donnent beaucoup de beurre.—[Red. S. A.]

La peau est mince et souple, de couleur orangée partout où on la voit à nu, autour des yeux, de la bouche, sur les mamelles, etc.

Les os sont très-fins, ce que l'on peut voir par la petitesse de la tête et des membres.

Les cornes sont courtes, grêles et présentent deux courbures gracieuses en dedans et à l'extrémité.

Les femelles ont un aspect très-doux, caractère commun à toutes les races laitières.

L'encolure est fine et tranchante.

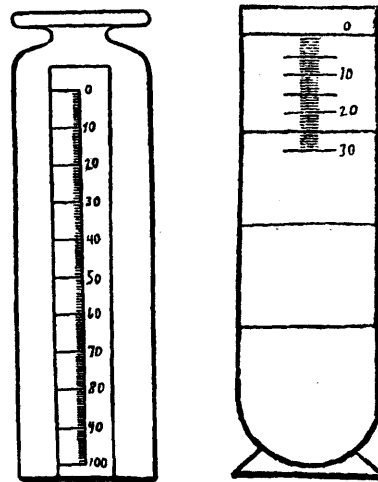
Les épaules sont légères, mais saillantes et élevées, laissant en arrière une dépression qui resserre la poitrine.

La poitrine est étroite et légère.— Ces trois derniers caractères donnent au train antérieur une forme trop resserée. (2)

(2) Les meilleures laitières de toutes les races possèdent presque toujours ces caractères. Ils contribuent à changer en lait les aliments qui, chez les animaux d'une conformation différente seraient transformés en viande.—[Red. S. A.]

Lactomètres.

L'excellent article sur ce sujet, publié la semaine dernière et qui nous a été fourni par le Dr. Genand aurait dû contenir deux gravures. Nous les donnons aujourd'hui avec recommandation d'essayer le lactomètre économique décrit par notre collaborateur et que chacun peut faire dans quelques instants.



Lactomètre ordinaire. Lactomètre économique

Almanach du cultivateur d'abeilles.

Nous avons reçu, ces jours derniers, quelques nouveaux exemplaires de cet excellent ouvrage. Ceux qui nous en avaient fait la demande ont dû le recevoir.

Le livre aux 100 louis d'or.

Monsieur le Rédacteur,

Il y a des errata dans mon article inséré dans la *Semaine Agricole* du 21 juillet dernier.

Si vous le jugez à propos, veuillez mentionner ce qui suit dans le No. de cette semaine :

Au lieu des membres des autres familles, lisez : des autres membres des familles.

Au lieu de Cette pratique saurait sans doute entraîner de difficultés, etc., lisez : Cette pratique serait sans doute entraînée de difficultés, etc.

Votre réponse à mon article est si sage, qu'elle ne donne prise à aucune réplique.

SPES.

Usage de la suie.

Que faites-vous de la suie dans la saison où nos cheminées en produisent beaucoup, et où nous sommes obligés de les faire ramoner ? Vous la faites jeter à la rue, si tant est que vous en preniez souci. C'est justement ce qu'il ne faut pas faire.

La suie est un engrais excellent, mais il faut, en cela comme en beaucoup de choses, bien connaître la manière de s'en servir.

Notez d'abord que cet engrais est bon surtout pour les arbres fruitiers, pour les prés chargés de mousse, pour les trèfles. Dans le potager, réservez-la pour fumer les oignons ; aux autres légumes elle serait plutôt nuisible qu'utile.

Usez de cet engrais avec modération. En petite quantité, la suie produit de bons résultats ; en grande quantité, elle désorganise les plantes, elle brûle, elle cautérise, elle rongé feuilles et racines. Il convient de l'employer un jour de pluie, toujours à faible dose : la prudence même conseille de la mélanger avec des terres ou des boues. Surtout évitez de l'employer par un temps sec et chaud.—*Gazette des Campagnes.*

Nombre d'arbres ou de plantes nécessaires pour couvrir un arpent de terre, à différents espaces.

Espace en pieds	Nombre
1 sur 1	43,560
2 " 2	10,890
3 " 3	4,840
4 " 4	2,742
5 " 5	1,742
6 " 6	1,210
7 " 7	888
8 " 8	680
9 " 9	537
10 " 10	435
11 " 11	369
12 " 12	302
13 " 13	257

14 sur 14	222
15 " 15	193
16 " 16	170
17 " 17	150
18 " 18	134
19 " 19	120
20 " 20	108
25 " 25	69
30 " 30	48

—Emprunté du *Country Gentlemen.*

DR. GENAND.

Remède contre les bosses.

Ce que l'on appelle vulgairement une bosse est produit par un coup, par une chute, et est, en somme, la conséquence d'une contusion. Les enfants sont surtout exposés à avoir des bosses. Un moyen de les faire disparaître consiste à exercer sur elle une compression continue avec des compresses imbibées d'eau et d'eau-de-vie en parties égales.

HORTICULTURE.

Culture de l'opium.

J'ai toujours été sous l'impression que le pavot blanc (*papover somniferum*) pouvait se cultiver sur ce continent avec succès et profit ; je n'ai donc pas été surpris de lire sur les journaux d'agriculture américains, que la culture de cette plante avait parfaitement réussi aux États-Unis, et que l'opium qu'on avait retiré n'était, sous aucun rapport, inférieur à l'opium importé.

N'ayant aucun doute qu'on obtiendrait, ici, en Canada, le même succès, je me suis procuré de la graine de pavot blanc, (celui dont on obtient les espèces doubles,) et j'ai fait quelques expériences qui m'ont démontré jusqu'à l'évidence, que la culture de l'opium peut fort bien réussir en Canada. Au prix qu'on nous vend l'opium (\$19 à 20 la livre), je suis convaincu que cette culture serait très avantageuse et qu'un arpent cultivé en opium donnerait plus d'argent que trois arpents de toute autre récolte, sans même excepté le tabac, qui au prix du jour donne un rendement de plus de mille francs par arpent. De l'opium que j'ai récolté je n'ai point extrait la morphine, mais je l'ai administré à mes patients à la dose de l'opium importé, et j'en ai obtenu les mêmes effets ; de fait, je n'ai pu apercevoir de différence entre les deux.

La couleur est foncée et son odeur très forte.

En venant recommander la culture de l'opium, je ne crains pas qu'on cultive en grand le pavot blanc, ni qu'on produise l'opium en trop grande quan-

tité. Cette culture ne saurait convenir à la masse de nos cultivateurs, c'est une trop petite affaire, aussi ce n'est pas à eux que je m'adresse aujourd'hui, je désire uniquement conseiller à mes confrères de la campagne, qui tous ont un jardin à leur disposition, d'essayer la culture du pavot blanc, et s'ils lui donnent les soins nécessaires, ils en seront bien payés.

Détails de culture.

D'abord la terre doit être riche, meuble, planche, et préparée comme pour la culture des oignons. On fait avec le doigt ou une baguette deux petits sillons à un pied de distance l'un de l'autre, puis on laisse un espace de dix-huit pouces pour une allée, on tire encore deux sillons, puis on laisse une autre allée, et ainsi de suite. La graine doit être celle du pavot d'opium (*papaver somniferum*), il y en a de deux variétés, l'une blanche, l'autre noire, la blanche est préférable pour l'opium, tandis que l'on préfère la noire, lorsque l'on cultive la plante dans l'intention d'exprimer l'huile des graines. C'est avec plaisir que j'en ferai à l'automne une petite part à ceux de mes confrères qui m'en feront la demande.

Cette graine est si fine, qu'il ne faut la recouvrir que légèrement. Prenez beaucoup de soins à la semer, couvrez-la seulement d'un huitième à un quart de pouce. Si vous la couvrez trop épais, vous en serez pour vos peines. Ici, en Canada, on peut la semer du 5 au 20 de mai. On éclaircit le plant à six pouces d'espace, on tient le terrain propre en le sarclant, et on bine la terre jusqu'au temps de la floraison. Comme on le voit, le pavot ne demande pas plus de soins de culture que l'ognon ou la carotte.

Aussitôt après la chute des pétales, commence l'ouvrage de la récolte. Il y a des personnes qui croient que l'opium est un extrait du pavot, obtenu en exprimant le jus de la plante et en le faisant évaporer ; mais ce n'est pas comme cela, l'opium n'est pas autre chose que le jus laiteux séché, qui est sécrété par la capsule (en toute probabilité pour la nutrition des graines) et qu'on ne peut obtenir que par la scarification des capsules, en temps opportun. La propriété narcotique du jus ne commence à se développer qu'au temps de la floraison. Voici comment on procède. Lorsque les pétales sont tombées, on saisit de la main gauche la capsule de la plante, on lui fait faire un tour complet en tordant la tige, puis de la main droite on applique la lame d'un canif sur la plus grande circonférence de la tête, on laisse revenir la tête et en se détordant elle reçoit une incision circulaire.

Si les têtes sont petites, et même moyennes on peut pratiquer deux in-

cisions ; ces incisions ne doivent pas pénétrer dans l'intérieur des capsules. Le jus laiteux commence à transpirer aussitôt, et vous l'enlevez le lendemain vers le lever du soleil, en le grattant avec le dos de votre canif, et vous le recueillez dans un petit vase. Si ce jus n'est pas assez sèche pour le mettre en gâteau, exposez-le à l'air, à l'abri du soleil et de l'humidité.

DR. GENAND.

APICULTURE.

Les abeilles en été.

Saison où le miel devient rare.—Dans la région du Nord, les abeilles ne récoltent plus à partir du 10 au 20 juillet ; quelquefois le travail cesse dans les derniers jours de juin ; d'autres fois il continue jusqu'au 15 août. Avec un peu d'attention, on pourra remarquer le jour où les fleurs commencent à faire défaut. Ne sachant à qui s'en prendre, les ouvrières font retomber leur mauvaise humeur sur les bourdons, et dans leur sage prévoyance, elles se débarrassent des bouches inutiles. Hier, les bourdons étaient de grands seigneurs, jouissant d'une haute considération ; aujourd'hui, ce ne sont plus que des parias, indignes de tout intérêt. Jusqu'alors, heureux possesseurs de colonies florissantes, ils n'avaient connu de la vie que le confortable : opulente oisiveté, promenades sous un beau soleil, table toujours bien servie ; maintenant, victimes de l'insurrection, ils sont ignominieusement condamnés à mourir de faim loin de leur patrie. Les enfants de la race proscrite ne sont point épargnés. Les ouvrières vont tirer de leurs berceaux les jeunes bourdons pour les jeter à la voirie, et les larves de ces malheureux, les œufs même, sont sacrifiés sans miséricorde.

C'est à peu près dans le moment du massacre ou de l'exil des bourdons que disparaissent aussi une multitude d'abeilles grises, aux ailes échantonnées. Ce sont des vétérans mutilés qui n'ayant pas notre hôpital général, vont choisir leur dernier asile dans le champ si souvent illustré par leurs travaux. L'expulsion des bourdons est un signe certain que les abeilles ne trouvent plus ou presque plus de miel à la campagne. Un autre indice certain de la pénurie du miel, c'est quand le travail ordinaire se ralentit considérablement, et que les abeilles, malgré le beau temps, ne font plus que sortir et rentrer pour ainsi dire une à une. Elles semblent avoir perdu toute leur activité ; seulement, chaque ruchée a son moment d'ébats et de récréation entre midi et quatre heures ; mais tout se borne à un mouvement passager d'abeilles qui veu-

lent respirer plus librement au grand air.

Moment de récolter le miel.—On doit prendre le miel aussitôt que l'attaque générale est faite contre les bourdons, et sans attendre leur déroute complète. Il y aurait de grands inconvénients à négliger ce moment. En effet, quand les abeilles commencent à ne plus rien trouver à la campagne, elles se tiennent dans leurs ruches, et il est extrêmement difficile de leur faire abandonner leurs gâteaux. Elles sont hargneuses, intraitables, mais ce n'est encore là que le moindre inconvénient. Une demi-heure après l'opération commencée, des masses d'abeilles, attirées par l'odeur, viennent s'abattre sur le miel et sur les ruches dans lesquelles vous travaillez. Lorsque vous avez fini et que votre miel est transporté à la maison, vous croyez peut-être que tout est bien ; non.

Ces abeilles, dont vous avez excité la convoitise, ne trouvant plus au dehors de quoi la satisfaire, se jettent avec fureur et de préférence sur les ruchées que vous venez de récolter, ainsi que sur celles qui ont perdu leur mère par suite de l'essaimage. Les habitants de cette dernière résistent rarement à cette impétueuse agression et les pillardes, quand elles ne réussissent pas à forcer le passage, périssent misérablement sous les coups de leurs adversaires.

A ceux qui ont laissé passer le moment convenable, je conseille de ne prendre le miel qu'à deux ou trois ruchées à la fois et sur le soir. Les jours suivants, ils pourront passer à d'autres ; mais aussitôt qu'ils verront les abeilles s'abattre en grand nombre sur le miel, ils devront cesser et remettre leur travail à un autre jour.

Un motif qui doit encore déterminer à récolter les ruchées à l'époque indiquée ci-dessus, c'est que le miel est d'autant plus blanc qu'il a moins séjourné dans la ruche. Qu'on essaie d'en prendre moitié en août et moitié en octobre, on verra une grande différence de l'un à l'autre pour la blancheur et le goût. D'un autre côté, le miel en août étant plus chaud et plus liquide, il se séparera plus facilement du marc, et le pressoir ou la chaleur du four n'aura plus à faire couler qu'une faible quantité de miel de second choix.

Ce conseil, de récolter avant l'entière destruction des bourdons, s'adresse particulièrement aux propriétaires des ruches communes. On peut attendre et choisir son temps pour les ruches à calottes et à hausses ; le pillage n'est point à craindre avec ces dernières, pour peu qu'on opère avec soin.

Miel nécessaire pour la saison morte.—Il est important de connaître la quantité de miel qu'il faut laisser aux abeilles pour les provisions d'hiver.

Combien de ruchées périssent victimes de l'ignorance et de l'avidité des preneurs de miel ! Oui, des ruchées auxquelles on avait dérobé du miel en juillet, je les ai vues périr de faim dans le mois de février suivant. On ne saurait trop le répéter, la trop grande multiplication des essaims et la cupidité des propriétaires sont pour nos apiers deux causes fréquentes de ruine.

Il n'est pas rare que les ruchées perdent 5 lbs de leur poids, depuis la mi-août jusqu'aux premiers jours d'octobre. L'absence des bourdons et du couvain, une diminution notable de la population contribuent à cette réduction de poids ; car dans le mois d'octobre, il n'y a plus de bourdons, il ne reste plus ou presque plus de couvain, et le nombre des ouvrières se trouve réduit d'un tiers. On doit s'estimer heureux quand on retrouve en octobre le même poids qu'en août, parce que cela prouve que les abeilles ont remplacé en miel ce qu'elles avaient en couvain et en population. D'après ces données et pour ne pas s'exposer à des mécomptes, il faut, en prenant du miel d'août, en laisser aux ruchées 5 lbs, de plus que si on le prenait en octobre.

Maintenant, il nous reste à savoir quelle est la consommation d'une ruchée, depuis le 1^{er} octobre jusqu'au 1^{er} mai.

D'après des expériences plusieurs fois répétées, la consommation de chaque ruchée, pendant les sept mois, varie entre 17 à 20 lbs de miel, selon les années et la population des ruchées. Généralement parlant, les ruchées très fortes ont besoin d'un peu plus de miel que les autres, c'est ce qui arrive surtout en mars et en avril ; cependant, il n'est pas rare de voir des colonies médiocres consommer plus que d'autres colonies mieux peuplées. C'est un fait bien constaté et dont la cause m'est inconnue. Une famille logée dans une petite ruche consomme moins en hiver qu'une autre famille aussi nombreuse, mais logée dans une plus grande ruche.

Pour me résumer : si vous faites la récolte en août laissez à chaque ruchée 25 lbs de miel ; laissez-en de 17 à 19 seulement, si vous la faites en octobre. Avec de telles provisions, soyez sans inquiétude sur le sort de vos abeilles.

Estimer le miel d'une ruchée.—Vouloir estimer au juste le miel que renferme une ruche est chose impossible. On pourra se tromper de 2½ lbs en août, et de 1 lb en octobre. On ne doit donc pas considérer comme exactes les estimations que nous allons faire, nous les donnons seulement comme se rapprochant beaucoup de la vérité.

Nous supposons que la pesée a lieu sur la fin de juillet, lorsque les bourdons ont en grande partie disparu.

Nous prenons pour exemple deux ruches de capacités égales et jaugeant de 25 à 30 pintes. La population de la première est très-forte, mais la bâtisse est ancienne ; la population de la seconde est également très-forte, mais la bâtisse est nouvelle, elle appartient à un essaim de l'année. De la première (outre le poids de la ruche vide), il faut distraire 2½ lbs pour la cire, 5 lbs pour les abeilles, 3 lbs au plus pour le couvain : en tout 9½ lbs. De l'essaim, il faut distraire 4 lbs pour les abeilles, 2 lbs pour le couvain, et 1½ lb seulement pour la cire : en tout 7½ lbs. Le poids du couvain est peut-être exagéré, surtout pour la première ruche. Celui de la population, que je porte à 5 lbs, est grandement suffisant. N'oublions pas que neuf abeilles, prises dans un essaim, deux heures après sa sortie, pèsent autant que onze autres à leur état habituel : en sorte qu'une ruche, ayant 5 lbs d'abeilles, est aussi forte qu'un essaim dont les abeilles pèseraient 5½ lbs au moment de sa sortie. On peut porter l'estimation d'une population ordinaire à 3 lbs seulement, et le couvain à 3½ lbs.

Enfin, si la pesée se fait en octobre, on réduira un peu le poids de la population, et celui du couvain à zéro. Je me rappelle, à cette occasion, avoir éthérisé complètement les abeilles d'une forte ruche, et les avoir pesées ensuite très-exactement. C'était en septembre ; eh bien ! le poids de toutes ces mouches n'a pas dépassé 3½ lbs. Il est bon d'ajouter que la ruche, malgré cette opération, a essayé l'année suivante.

Si les ruches sont moins grandes d'un tiers, il est bien entendu qu'on réduira d'autant le poids des gâteaux ; il faudra même, en août, réduire un peu celui du couvain et de la population. Je crois qu'avec tous ces moyens, on arrivera à connaître, à peu de chose près, la quantité de miel contenu dans chaque ruche. Pour cela, il suffira de retrancher du poids total de la ruche, celui de la ruche vide, des abeilles, du couvain et de la cire, le reste sera nécessairement le poids du miel.

Je n'ai pas parlé du pollen que je confonds avec le miel. On peut estimer ce pollen de 1 lb à 1½ lb. Ce poids ne me paraît pas même suffisant pour nourrir le nombreux couvain qu'on trouve dans quelques ruchées fortes, en janvier, février et mars.

Récolte sur les ruches communes.— Les propriétaires de ruches communes n'ont pas tous le même mode d'aménagement. Les uns ont de grands paniers d'une capacité de 25 à 40 pintes ; ils réunissent tous les essaims faibles ou tardifs, et suppriment en septembre tout ce qui est vieux ou sans provisions suffisantes : c'est la meilleure méthode. Les autres veulent de petites ruches de 16 à 20 pin-

tes. Ils ne se donnent pas la peine de doubler leurs essaims ; leur manière de récolter consiste à sacrifier les plus lourdes, c'est-à-dire les meilleures ; ils détruisent également celles qui n'ont pas assez de provisions, et nous savons si le nombre en est grand dans les mauvaises années. D'autres enfin affectionnent aussi les petites ruches. Ils vont y fureter quelques rayons de miel, et souvent ils ne s'en tiennent pas là ; ils enlèvent aux malheureuses abeilles le quart ou la moitié de leurs provisions, en disant ; elles rempliront le vide, la saison en est encore bonne. Voyons s'il n'y a rien de mieux que ces trois méthodes.

FRUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

—

IV

LE GRIZLY.

A la moindre parole qui résonnait un peu plus haut que les autres, Donat regardait ses compagnons avec méfiance, comme s'il s'attendait à des luttes et à des querelles ; mais, comme la bonne entente ne fut pas troublée, il oublia sa crainte et se mêla sans inquiétude à la conversation.

Après avoir marché pendant trois heures, ils furent peu à peu moins portés à causer et continuèrent bientôt leur marche en silence. La fatigue commençait à peser lourdement sur leurs membres. Le baron marchait derrière, la tête basse, en poussant de temps à autre un soupir étouffé.

Il n'était pas loin de midi, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui coupait leur route aussi loin qu'ils pouvaient voir et qui s'étendait sans interruption dans la même direction. Il n'y avait rien à y faire, il fallait graver la hauteur. Après s'être reposés pendant un quart d'heure, ils cherchèrent l'endroit le moins escarpé et grimpèrent sur les énormes rochers jusqu'au sommet de la montagne où ils se laissèrent tomber enfin, haletants et tout couverts de sueur.

Lorsqu'ils se relevèrent pour continuer leur voyage, un frisson secret les prit. Ils voyaient devant eux une suite de montagnes de plusieurs lieues de largeur, dont le sol pierreux semblait brûlé par un feu souterrain ou par les rayons du soleil ; car, aussi loin que pouvait porter la vue, on ne découvrait dans cet immense désert ni arbre ni plante.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que cela ? soupira Donat. J'ai peur ; serions-nous arrivés au bout du monde ?

— Pardoes, le chercheur d'or suisse ne vous a-t-il pas parlé de ce désert ? demanda Jean Creps.

— Non.

— Alors nous sommes égarés ! Une agréable nouvelle !

— Nous ne pouvons pas nous égarer ici, répondit le Bruxellois.

Aussi longtemps que nous avons à notre droite la gigantesque chaîne de montagnes de la Sierra-Nevada, nous restons dans la bonne direction. En avançant toujours, nous ne pouvons manquer le placer cherché. Il est situé près d'une large rivière qui descend de la Sierra-Nevada, et par conséquent elle doit se trouver également sur notre chemin. Si nous voulions l'éviter, nous ne pourrions y réussir. La vue de ce désert a quelque chose qui éveille la crainte, en effet, et il est probable que sous ce soleil ardent, nous aurons beaucoup à souffrir de la chaleur ; mais, puisque nous sommes arrivés si loin, nous devons poursuivre sans nous détourner. Peut-être trouverons-nous des ravins que nous ne pouvons apercevoir d'ici. Allons, camarades, ne perdez pas courage ; demain, nous atteindrons peut-être le but si longtemps désiré de nos rudes efforts.

Ils avancèrent, au commencement du moins, d'un pas rapide dans le désert nu et solitaire. Le soleil laissait tomber comme un feu ardent sur leurs têtes ; ses rayons, réfléchés sur le roc chauve, redoublaient de force et changeaient l'air en une vapeur transparente qui épuisait les poumons haletants.

Après deux heures de marche, les voyageurs étaient presque à bout de forces muets, sombres et découragés, ils avançaient lentement dans la plaine monotone et triste. Le baron paraissait près de succomber sous son fardeau, et, absorbé dans ses tristes pensées, il s'oubliait quelquefois lui-même, et restait en arrière. Le matelot prenait un plaisir cruel à adresser des paroles moqueuses au gentilhomme. Celui-ci n'avait encore répondu à ces railleries que par un regard de mépris ; mais, quand le matelot lui cria en riant :

— Eh ! baron tu cours la tête penchée vers la terre. Il n'y a pas ici de dames qui aient perdu des épingles. Tu vois bien que les nobles ne valent pas grand chose ; une paire de larges pieds de vilain te servirait mieux en ce moment. Ne le crois-tu pas ?

Le gentilhomme pâlit soudain, jeta son havresac ; prit son revolver et s'écria en frémissant :

— Arrêtez, messieurs, je le veux !

— Eh bien ! eh bien ! qu'arrive-t-il ? que voulez-vous faire ? bégayèrent les autres, stupéfaits.

— Cet homme grossier se moque de mes souffrances ; il croit qu'un gentilhomme, dans la même position où je me trouve, se laisse insulter impunément ? Cela n'est pas vrai ! Je pourrais le tuer d'une balle ; pour cela, je n'aurais à faire qu'un mouvement du doigt ; mais je recule devant un meurtre... Je le défie ; il se battra en duel avec moi ! Un de nous deux laissera ses os dans ce désert. Finissons-en, ou je le frappe au visage avec la crosse de mon revolver !

Tous les autres se jetèrent entre eux pour empêcher le duel ; mais le baron répéta plusieurs fois le mot lâche, et le matelot, retenu par Pardoes, jurait qu'il mettrait le gentilhomme en pièces.

—Pas de pistolets ! hurla l'Ostendais ; un combat à mort avec les couteaux : c'est plus beau, cela dure plus longtemps, et il coule plus de sang.

—Soit, les couteaux ! répondit le baron, dont les joues étaient affreusement pâles et dont les yeux flamboyants paraissaient près de sortir de leurs orbites.

—O mon Seigneur ! ô mon Dieu ! ils vont s'entre-dévoier dans cet affreux désert. Le baron qui était la patience même, perd tout à coup ses esprits et devient enragé. Je l'avais bien prévu, voilà ce que c'est que de manger de la viande d'ours.

—Aux armes ! cria Pardoes. Voilà les sauvages californiens.

Cette terrible exclamation fit oublier la querelle ; chacun saisit précipitamment son fusil et regarda avec une surprise mêlée d'inquiétude dans la direction que le Bruxellois leur montrait.

—Des sauvages ! s'écria Kwik, tremblant comme un roseau. Des sauvages ! Ah ! où allons-nous nous cacher ? Plus d'autre aide que le bon Dieu seul.

En effet, ils aperçurent, à plusieurs milles de là sur la droite, une dizaine d'hommes marchant dans les plis des montagnes, et Pardoes dit qu'il reconnaissait les sauvages à leurs longs cheveux flottants et à leurs corps presque nus. Il donna à ses amis de longues explications et tâcha de leur persuader, avec une grande abondance de paroles, que le voisinage de ces gens était un danger menaçant pour eux. Son intention était évidemment de détourner l'attention de ses compagnons de la querelle ; mais le baron s'en aperçut et s'écria :

—Ces sauvages sont à plus de deux lieues de marche de nous ; ils ne nous ont pas vus et ils ont disparu derrière les montagnes. — Le couteau à la main, Ostendais !

—Ah ! vous voulez toujours vous massacer même en ce moment, quand nous sommes menacés d'une attaque de sauvages californiens ! Eh bien, nous verrons ! dit le Bruxellois avec une grande colère. — Roozeman, Creps, Donat, êtes-vous prêts à m'obéir pour garder notre vie ? Oui ! Dirigez vos fusils sur le matelot ; je tiendrai le baron sous le canon de mon arme...

En disant cela, il avança de quelques pas et reprit :

—Baron, tu as fait une association avec nous ; tu n'es pas maître de toi-même ; je te déclare que ce duel est une déloyauté, parce qu'il doit nous priver d'un de nos camarades, en ce moment où la vie de tous peut dépendre du secours d'un seul. Le premier de vous qui défie encore l'autre, je le tue sans miséricorde. Ce sera toujours, du moins, un moyen de ne pas perdre ici plus longtemps des moments précieux.

Pardoes échangea à voix basse quelques paroles courroucées avec le matelot. Celui-ci parut se rendre, marcha vers le gentilhomme et dit :

—Ecoute, baron, je ne veux pas mettre mes amis en danger de mort. Pour te satisfaire, je reconnais que j'ai eu tort, et je te demande pardon de mes paroles légères.

Le gentilhomme regarda cette réparation d'honneur forcée comme une raillerie outrageante ; l'expression de son visage était si

méprisante, que l'Ostendais recommença à murmurer et serra son couteau dans son poing crispé. Mais Victor prit la main du baron et s'efforça de le calmer, par des témoignages d'estime et d'amitié ; Donat se joignit à lui, et tous deux le supplèrent si longtemps, que, vaincu enfin il dit :

—Soit ! n'en parlons plus. Cet homme grossier ne m'insultera plus...

—En avant donc, mes amis ! cria le Bruxellois.

—Je reste ici, dit le baron en s'asseyant par terre.

—Ah ça ! deviens-tu fou ? grommela Pardoes.

—Non, répondit-il, je suis à bout de forces ; mes pieds ne sont plus qu'une plaie ; je dois me reposer. — Vous pouvez continuer votre chemin messieurs ; il m'est égal de mourir par les mains des sauvages californiens, ou de succomber comme une bête de somme sous un fardeau que je ne puis porter plus longtemps.

Il ôta un de ses souliers, le sang coulait réellement de son pied.

—Eh bien, reste là ! grommela Pardoes courroucé.

—Je ne pars pas d'ici sans notre compagnon ! dit Victor, qui avait compassion de l'état du gentilhomme. Ainsi, si toi ou moi, ou un autre, tombait malade, ou ne pouvait plus marcher, nous l'abandonnerions et nous le livrerions à une mort certaine, comme des hommes sans âme ?

—Je ne pars pas non plus ! s'écria Donat.

—Nous resterons donc ici à quatre, dit à son tour Jean Creps.

Eh bien, reposons-nous un peu, murmura le Bruxellois très-mécontent. Avant de venir en Californie, on devrait bien savoir si on a des jambes à l'épreuve du voyage...

—Puisque cela va ainsi, interrompit Donat, je ne porte plus la claie ! Hier soir, nous avons décidé que chacun de nous ne la porterait que pendant une demi-journée ; le tour de M. Roozeman est passé. Je n'aurais pas rappelé cela ; car Dieu m'a créé avec de bonnes jambes et de larges épaules ; mais chacun pour soi, c'est la règle que vous suivez. Le matelot n'a qu'à prendre la claie ; pour ce qui me regarde, je porterai le bagage du baron ; alors il pourra probablement nous suivre.

Pendant que Donat parlait ainsi, Victor était occupé à laver le pied du gentilhomme et à l'envelopper d'un morceau de linge.

Enfin, le baron déclara que, grâce au secours de ses bienveillants amis, il espérait pouvoir poursuivre sa route. Tous reprirent leur sacs et s'avancèrent dans le désert.

—Voilà ce que c'est que de manger de la viande d'ours, dit Donat en marchant à côté de son ami Roozeman. Ce n'est pas encore fini, je parie qu'avant une demi-heure, Creps et Pardoes seront en face l'un de l'autre avec le pistolet à la main. Lorsque nous avons déclaré que nous voulions rester avec le baron, j'ai vu que le Bruxellois prenait son couteau et que ses yeux commencent à flamboyer.

—Non, mon ami Kwik, tu te trompes, répondit Victor. L'affaire est simple : le baron souffrait beaucoup et le matelot se moquait cruellement de ses douleurs. Mais

qu'aperçois-tu, Donat, que tu regardes continuellement autour de toi ?

—Je n'aperçois heureusement rien. — Dites, monsieur Roozeman, croyez-vous que c'étaient des sauvages que nous avons vus passer là-bas ?

—Certainement, c'étaient des sauvages.

—Aïe ! aïe ! il me semble que je les sens déjà occupés à m'écorcher la tête !

—Bah ! Donat, ils ne nous ont pas vus ; d'ailleurs, pour venir à nous du sein de ces montagnes lointaines, il leur faudrait peut-être une demi-journée.

—Oui ; mais Pardoes a dit qu'il courraient comme des chevaux sauvages.

—C'est vrai, ils courent avec une rapidité étonnante.

—Eh bien, que le bon Dieu nous protège alors ! soupira Donat en faisant le signe de la croix.

Tu as donc bien peur des sauvages californiens ? dit Victor en riant.

—Peur ? Plus que peur ; quand j'y pense, mes jambes tremblent et le souffle me manque. J'ai déjà vu beaucoup de vilaines choses depuis que nous sommes arrivés dans cette prétendue terre promise ; mais des sauvages ? pouah ! Je me battrais plutôt avec des revenants... Non, non, des revenants non plus. Mais des sauvages qui arrachent à un homme la peau de la tête avec les cheveux et le reste, pour en faire des houppes ! Ils doivent, pardieu, être possédés du diable pour inventer pareille chose !

Kwik continua quelque temps encore ses dissertations sur la férocité des naturels de Californie, et il arriva à cette conclusion, qu'ils étaient sans doute habitués à manger beaucoup de viande d'ours ; mais Victor, accablé par cette insupportable chaleur, ne répondait plus à ses paroles et paraissait même ne plus l'écouter.

Les autres chercheurs d'or étaient également fatigués et silencieux. Ils n'ouvraient la bouche que pour se plaindre du manque d'eau ; car la plupart avaient déjà vidé les gourdes en cuir qui venaient à leur côté, et ce qui restait aux autres n'équivalait pas à un quart de litre. Ils arriva un moment, dans l'après-midi, où il ne leur restait plus une goutte d'eau, et un soleil brûlant continuait à darder dans le ciel avec la même ardeur, et l'air, chargé de toute la chaleur concentrée de la journée, était suffocant comme une atmosphère mortelle. Le désert s'était de plus en plus élargi devant les voyageurs et paraissait se confondre, dans la direction qu'ils suivaient, avec l'horizon lointain. S'ils avaient du moins vu des arbres, des montagnes ou des vallées, ils auraient pu espérer rencontrer quelque part un ruisseau, un lac, mais le sol ne présentait autour d'eux aucune trace qui pût les consoler en leur donnant de l'espoir.

Ils s'arrêtaient souvent et se laissaient tomber par terre pour se reposer. Alors on murmurait hautement contre Pardoes. Il advint que Jean Creps blessa profondément le Bruxellois par ses reproches et que quelques paroles aigres furent échangées. Donat poussa Roozeman du coude et murmura à son oreille :

—Monsieur Victor, apprêtez votre revolver !

— Pourquoi ? demanda celui-ci.
 — Pour défendre votre ami Creps : la viande d'ours fait son effet sur Pardoes.
 Mais les choses n'allèrent pas comme Kwik le craignait. La troupe reprit les sacs et continua son chemin dans le désert en murmurant et grommelant.

Vers le soir, la fatigue et l'amertume augmentèrent encore ; la chaleur avait bien diminué, mais les voyageurs souffraient terriblement de la soif ; et ne voyant pas de limites à ce désert, ils craignaient d'être obligés de passer la nuit sur ce plateau sans pouvoir se désaltérer. Le lendemain, il faudrait donc recommencer ce mortel voyage, sous une chaleur torride et sans une goutte d'eau. Qui pouvait savoir s'ils ne mourraient pas tous de soif dans ce désert ?

Lorsque le soir arriva, en effet, le matelot, le baron et Jean Creps refusèrent d'avancer plus loin ; ils voulaient passer la nuit à la belle étoile. — car, à trouver du bois pour dresser la tente ou pour faire du feu, il ne fallait pas y penser.

Pardoes prétendit qu'ils ne pouvaient pas être loin d'un ruisseau ou d'une rivière ; le sol commençait à montrer plus de mouvements et présentait une pente sensible ; en outre, en calculant la direction des montagnes qui bornaient de tous côtés leur horizon, il pouvait prédire que dans une couple d'heures, ils trouveraient sans doute de l'eau.

En faisant briller cet espoir aux yeux de ses compagnons, il obtint d'eux qu'ils se remettraient en route après un repos plus ou moins long. Ce qu'il leur disait n'était qu'une invention pour les encourager, car il ne savait pas lui-même où il était, et s'il marchait en avant, c'était parce que, de cette manière, il y avait plus de chances de trouver de l'eau qu'en restant couché au milieu du désert.

Après qu'ils eurent marché encore péniblement pendant une demi-heure, Pardoes se laissa tout à coup tomber par terre en poussant un cri. Les autres s'élançèrent vers lui, croyant qu'il était frappé d'un coup de sang : mais il dit d'une voix tremblante ;

— Silence ! silence ! mes amis, laissez-moi écouter !

Après avoir appliqué son oreille contre terre pendant quelques instants, il se leva d'un bond et s'écria avec des transports de joie :

Hourra ! hourra !.. De l'eau ! de l'eau !
 — Où ? par où ? bégayèrent les autres, qui ne comprenaient pas ce que Pardoes voulait dire.

— Là-bas ! devant nous, une chute d'eau ! je l'entends tomber de la montagne.

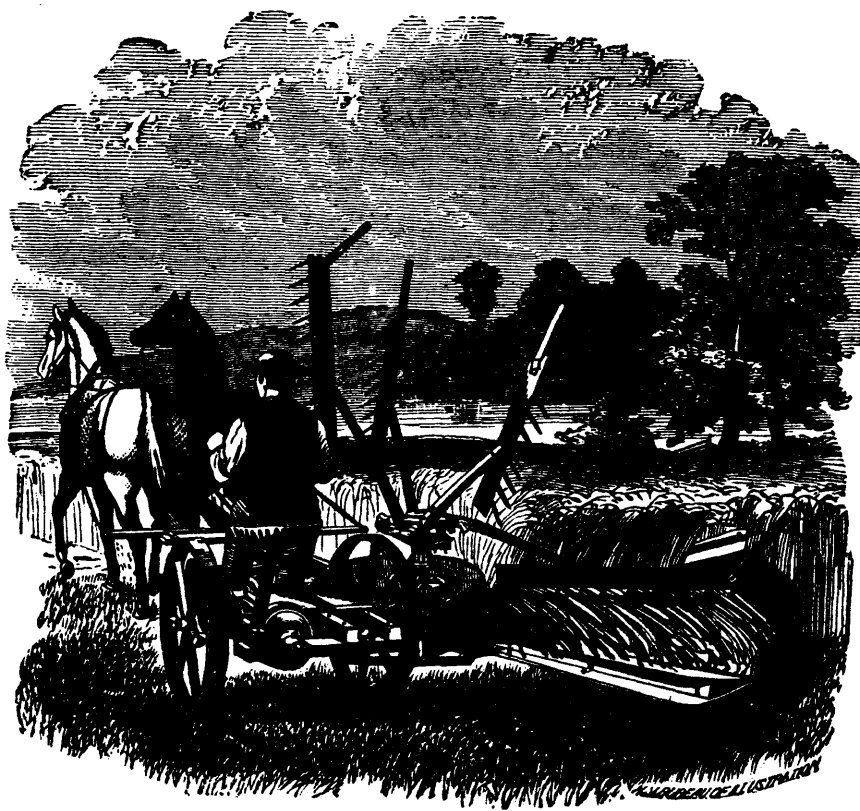
Donat s'était déjà couché la tête contre terre.

— C'est vrai ! c'est vrai ! Oh ! le bon Dieu soit loué !

Un cri de joie général s'éleva, et, si épuisés qu'ils fussent, les chercheurs d'or, transportés, coururent avec des forces nouvelles dans la direction indiquée

A Continuer.

BUCKEYE



FAUCHEUSE, MOISSONNEUSE ET RATELEUSE AUTOMATE,
 [PATENTE DE JOHNSON]

MANUFACTURÉE PAR

FROST & WOOD, Smith's Fall,
 ONTARIO.

Plus de 30,000 vendues l'an dernier aux États-Unis et en Canada

JOHN H. LARMONTH, Agent,

N^o. 33, RUE DU COLLÈGE

Vis-à-vis l'ancien Collège, Montréal.

20 mai.—21 C 24 m

Taureau Alderney importé et Jeunes Taureaux à Vendre.

VICTOR HUGO—Elevé par M. Jean Da Veulle de St. Clément, Jersey, de sa vache lère prime en 1863, Société Royale d'Agriculture, âgé de 3 ans et 3 mois.

GASPÉ—Provenant de *Victor-Hugo*, Dame *Alice* importée. Né le 11 Septembre 1869.

MONTCALM—Provenant de *Déflance* ; Dame *Berthe* importée. Né le 12 Décembre 1869.

MÉGANTIC—Provenant de *Déflance* ; Dame *Bonne* importée. Né le 12 Décembre 1869.

PRINCE ARTHUR—Provenant de *Déflance* Dame *Lisette* importée. Né le 18 Novembre 1869

Les jeunes Taureaux sont le produit d'animaux de plus grand mérite, choisis par M. Henry Tait dans le troupeau de S. A. R. le Prince Albert, Ferme Shaw, Windsor, et par M. L. P. Fowler, du troupeau des plus célèbres éleveurs sur l'Île Jersey.

S. SHELDON STEPHENS,
 Montréal.

10 Juin.

AUX ABONNÉS

DE

LA SEMAINE AGRICOLE

ET DE

LA MINERVE

Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés de la *Semaine Agricole* et aux différentes Éditions de *La Minerve*, nous entreprenons.

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES

AU

PRIX COURANT

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT.

Bureau de la MINERVE, }
 Montréal, Juillet 1870 }

